

## HENRY LONGFELLOW

— 1869 —

---

Messieurs et Mesdames,

La *Société générale d'éducation et d'enseignement*, très-récemment et très-heureusement fondée, a établi une série régulière de cours instructifs et variés, qui sont l'objet d'un remarquable empressement; elle a voulu, en outre, mêler à ces cours des conférences, des entretiens, des *lectures*, comme on les appelle en Angleterre, sur des sujets littéraires. La Société m'a fait l'honneur de me choisir pour inaugurer ces conférences.

Je crois qu'elle a mal fait pour moi, très-bien fait pour vous.

Oui, elle a bien fait en s'efforçant de multiplier les occasions d'élever, d'exciter, de tourner les esprits vers les beautés radieuses et délicates de la littérature, de les

arracher ainsi aux préoccupations monotones de la destinée quotidienne, aux bruits assourdissants de la vie des grandes villes. Les villes ont le défaut de nous cacher les mondes, le monde charmant de la nature, le monde invisible des idées, le monde céleste des croyances. Nous sommes envahis par le tapage de la rue, environnés de murailles uniformes, étourdis par les mille voix de l'industrie ou de la politique, noyés dans une immense multitude indifférente et agitée. Nous vivons comme dans un port où les navires se pressent les uns contre les autres, où les mâts s'entre-choquent et s'entrelacent, où les pavillons, les costumes, les langages sont différents et inconnus. Quel plaisir d'échapper à ce bruit, de monter plus haut, de s'élaner vers les régions lumineuses, et, comme dit le poète :

..... Vers les régions pures,  
Bien loin de nos douleurs, bien loin de nos murmures !

Ce plaisir, nous le trouvons dans l'étude de l'art ou de la littérature. Je remercie la *Société d'enseignement* de nous convier à en jouir plus souvent. Elle n'abat pas nos murailles, mais elle y ouvre des fenêtres, et si elles ne sont pas bien larges, du moins, comme celles des prisons, elles sont ouvertes du côté de l'azur et du côté du ciel. Tournons, Messieurs, nos regards vers ces régions,



prenons notre essor un instant dans les champs élyséens de la poésie !

Mais quelle mauvaise idée ont eue les membres de votre Société d'aller chercher, pour guider vos premiers pas dans ce voyage, un homme plus plongé que tout autre dans la vie de la politique et des affaires ? Cette attention trop inexplicable m'oblige à un effort dangereux. Je le tenterai pourtant. J'ai même voulu augmenter les difficultés, c'est bien téméraire, j'ai voulu augmenter les difficultés en choisissant un sujet littéraire très-ingrat : je veux vous entretenir de la *poésie chez les Américains*.

Parler de poésie au milieu des préoccupations extérieures, parler de poésie sans être poète, transporter les vers en prose, l'anglais en français, l'Amérique en Europe, c'est élever quatre ou cinq obstacles à la fois et s'exposer à quatre ou cinq chutes au moment de les franchir. Toutes les fois que l'on prononce ce nom charmant, *poésie*, *poème*, il semble que l'imagination se porte d'elle-même au-devant d'une personne vivante, et, pour employer le vieux langage, au-devant d'une muse. Oui, l'imagination enfante aussitôt l'image charmante d'une créature douée de vie et de grâce, elle entend une voix musicale, souple et cadencée, qui se plie à toutes les délicatesses de la pensée ; elle cherche la flamme des yeux, de cette partie si parfaite de la matière qu'on ne sait si vraiment elle

est de la matière ou si elle s'allume à l'esprit intérieur, si elle se colore des clartés de l'âme elle-même. On s'attend à respirer cette vapeur chaude et colorée que la vie répand autour d'elle... et, à la place de cette vision que le nom seul de poésie évoque à l'instant, je n'ai pas même à vous présenter, dans une froide analyse, une peinture, un marbre, des couleurs, des lignes, mais un simple crayon presque effacé, et la plate description en paroles banales de l'image que votre esprit appelle et que je ne lui offre pas. Quelle déception !

Messieurs, ces premières difficultés de mon sujet ne sont rien. J'affronte une difficulté bien plus grave ; je viens vous présenter comme très-beau le portrait d'une personne qui passe généralement pour très-laide. Vous devez trouver cette hardiesse impardonnable ; vous m'accorderez tout ce que je voudrai sur la nation américaine, excepté qu'elle soit poétique. Je me brise contre un préjugé puissant fondé sur des motifs trop réels. J'ai l'air de soutenir une gageure, de tenter un jeu d'esprit et de vous annoncer Apollon pour ne vous présenter que Vulcain !

Ayez quelque indulgence, et j'espère vous démontrer que la poésie, partout présente ici-bas pour qui veut la chercher, n'est pas bannie de l'Amérique.



Quoi de plus poétique, reconnaissez-le d'abord, que l'histoire de l'Amérique?

Nous sommes très-fiers, nous autres Français, de notre histoire nationale, et nous en avons le droit, surtout après avoir lu le grand et beau livre sur les *épopées nationales*, dont j'aperçois avec reconnaissance dans mon auditoire l'éloquent auteur, M. Léon Gautier.

Est-ce que l'histoire et les origines de l'Amérique ne sont pas poétiques, dignes d'un Dante ou d'un Milton? Qu'y a-t-il de plus poétique que les aventures du grand, du saint Christophe Colomb? On a dit que l'*Imitation* est le plus beau livre sorti de la main de l'homme, puisque l'Évangile n'en vient pas. Est-ce que la découverte de l'Amérique ne peut pas être nommée de même le plus bel événement de l'histoire des hommes, puisque la venue du Messie n'est pas un événement humain? Figurez-vous quel effet immense produirait aujourd'hui la nouvelle qu'un navire monté par un hardi navigateur a découvert un grand continent, peuplé par des êtres qui sont nos frères, couvert par une magnifique végétation, baigné par des fleuves majestueux! Il n'y a rien de plus beau que cette histoire, rien de plus poétique, rien de plus merveilleux. La Genèse nous montre le premier homme, à son réveil, ravi de trouver à ses côtés une compagne pour partager sa destinée. Il y a quelque chose de cette déli-

cieuse surprise dans cette découverte, dans ce réveil du vieux monde s'apercevant, un matin, qu'il lui a été donné une sœur pour partager désormais sa destinée!

Je ne vous présente pas comme poétique l'histoire des premières colonisations de l'Amérique. Sans doute, il s'y trouve de magnifiques tableaux et des scènes bien dramatiques, mais trop de combats sanglants et de violences abominables déshonorent la conquête de Pizarre, de Cortès et des autres aventuriers espagnols. Si je cherchais la poésie au milieu de ces conquêtes, je la trouverais du côté des vaincus, dans les larmes des Indiens, de ces pauvres opprimés, si indignement traités. La poésie n'est jamais du côté de la force; elle est où se trouvent la faiblesse, l'innocence et la pitié, elle est réservée aux vaincus.

Mais continuons.

N'y a-t-il pas une autre époque poétique? Suivez d'abord les colons français qui arrivent pour s'emparer des bouches du Mississipi. Puis voyez, en 1620, ce navire au nom gracieux, *la Fleur-de-Mai*, qui aborde au rocher de Plymouth; suivez cette petite poignée de puritains qui fuit la persécution et va chercher une patrie nouvelle pour y porter la religion et la liberté. Quelle poésie dans ce pèlerinage, dans ce contre-coup involontaire de la persécution qui fonde au loin la liberté, dans cette rencontre



sur une terre lointaine de ces frères séparés, catholiques et protestants, qui, après bien des démêlés, finiront par s'accorder dans ce respect mutuel qui termine les querelles et commence la réconciliation!

Voici venir une autre date encore bien plus poétique, c'est cette date dont le centième anniversaire sonnera bientôt, c'est le grand anniversaire du jour célèbre où une poignée de jeunes gens français, les la Fayette, les Broglie, les Chastellux, les Ségur et tant d'autres, sont partis, quittant la cour et la vie brillante pour aller semer de noms français le territoire du nouveau monde affranchi par leur secours enthousiaste. Messieurs, l'avenir ne séparera pas ces deux dates, 1787 et 1789, l'une rendue si célèbre en Amérique par le vote de la Constitution, et l'autre en France par la proclamation de la liberté et de l'égalité. L'avenir trouvera réunis autour de ces deux dates des noms français. Les grands citoyens qui abandonnaient leurs privilèges à la nuit du 4 août, les vaillants jeunes gens qui entouraient Washington dans la campagne de 1781, ont cessé de vivre depuis longtemps. Mais quand sonneront les heures anniversaires de ces heures mémorables, leurs cendres tressailleront, vous saluerez leurs mémoires, Messieurs, vous honorerez leurs descendants, et, puisque nous parlons de poésie, vous trouverez le plus beau sujet d'épopée dans l'expé-

dition des Français allant planter au nouveau monde ce drapeau de la liberté que l'ancien monde ne tient pas encore bien fermement dans ses mains. Le héros du poëme, l'un des héros de l'histoire, depuis qu'il y a une histoire, ce sera ce Georges Washington, ardent sans emportement, opiniâtre dans l'infortune, modeste dans la victoire, vainqueur des Anglais et vainqueur de lui-même, plus rayonnant encore de vertu que de gloire, seul triomphateur qui n'ait pas abusé de son triomphe, fondateur de la liberté, père de la patrie.

Nous n'avons pas vu Washington, mais nous avons été, Messieurs, les contemporains d'un autre Américain, d'un autre héros vraiment bien poétique à son tour. Que de poésie dans la vie de ce bûcheron, de ce batelier, Abraham Lincoln, ouvrier, puis avocat, homme de droit privé, puis homme de droit public, qui, après avoir représenté sa petite ville, représente ensuite son pays, s'élève de degré en degré, au milieu d'une tourmente épouvantable, jusqu'à la première place et la plus périlleuse ! Cet honnête homme est chargé de conduire les finances, l'administration, la diplomatie, l'armée, la marine, sans toucher à la loi, sans restreindre la liberté, pendant les bouleversements d'une guerre civile gigantesque. Après quatre années, le bon droit triomphe, l'union de la patrie est sauvée, et l'ancien ouvrier, devenu président, peut, en



trem pant sa plume dans une goutte d'encre, en écrivant les deux syllabes de son nom, mettre en liberté quatre millions d'esclaves. Une mort violente termine par un dénoûment pathétique cette existence extraordinaire. Par un de ces mystères de l'histoire qui rappelle le nom d'Henri IV, le nom de Rossi, le nom de Mgr Affre, Lincoln succombe au moment même où sa vie est le plus nécessaire. Le bras d'un assassin fait tomber sur sa tête à la fois la mort et l'immortalité. Mais accablée, humiliée, déshonorée par ce crime, la cause qu'il a combattue succombe avec lui, l'union se refait, la patrie se relève, et le libérateur des esclaves va prendre place auprès de Washington, avec la couronne du martyr, dans les annales si courtes et déjà si glorieuses de sa nation régénérée.

Ah ! ne dites plus que la poésie manque à l'histoire de cette nation. Le pays qui porte les noms de Colomb, de Washington, de Lincoln, mérite, je le répète, de rencontrer un Milton et un Dante pour les chanter.

Si vous voulez juger ce pays, non plus par ses grands hommes, mais par l'ensemble de ses habitants, dites, si vous le voulez, qu'il a des goûts communs, des manières grossières, que le commerce y tient trop de place, qu'il n'y est pas toujours honnête, que la politique est hautaine et brutale, que les arts sont négligés, mais n'oubliez pas d'ajouter que deux fois dans son histoire ce peuple de

marchands est devenu un peuple de soldats, sans que l'esprit militaire ait engendré l'esprit despotique, sans que la victoire ait tué la liberté. Avez-vous rencontré dans l'histoire moderne un fait plus remarquable et plus glorieux ?

Vous me direz, et je m'attends à cette objection : « C'est votre poésie que vous faites briller, ce n'est pas la sienne. Vous laissez parler votre imagination, vous ne nous présentez pas la réalité. C'est de la poésie à propos de l'Amérique, ce n'est pas de la poésie en Amérique. Il ne faut pas nous montrer que cette nation peut être poétique de loin, en France, il faut nous montrer que cette nation est poétique chez elle. »

Messieurs, vous avez parfaitement raison. Je n'aurai pas démontré ma thèse, je n'aurai pas établi que l'Amérique du Nord est une nation digne d'être mise en parallèle avec les plus nobles nations, si je ne rencontre pas chez elle des artistes et des poètes. Un peuple n'est pas complet sans les arts, comme une terre n'est pas belle sans les fleurs. Les marchands, les guerriers, les avocats, les fonctionnaires, les riches, les ouvriers, ne forment pas à eux seuls une nation civilisée ; on reconnaît une nation civilisée au nombre des hommes qui s'y consacrent au culte de Dieu, au culte de la science, au culte des arts, de la poésie, de l'éloquence.



Dans *Corinne*, madame de Staël dit admirablement : « Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que la nature a persemé la terre. Elle y prodigue, sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, des plantes et des fleurs qui, destinées à plaire, ne s'abaissent pas à servir. » Il faut aussi, dans l'histoire d'un peuple, à côté de commerçants et de guerriers, il faut des artistes, des poètes, des peintres, des esprits qui, destinés à plaire, ne s'abaissent pas à servir.

Messieurs, l'Amérique, sans être aussi riche en poètes que la France, que l'Italie, que l'Angleterre, que l'Allemagne, n'est pas, même de ce côté, indigne de notre admiration. Elle a produit plusieurs poètes, et je nomme de suite celui qui me paraît le premier parmi ses concitoyens, j'ajoute sans hésiter l'un des premiers parmi les poètes de toutes les nations à notre époque, c'est Henry Whadworsth Longfellow.

Henry Longfellow, dont vous connaissez tous au moins le nom, est aussi populaire en Angleterre qu'en Amérique. En Angleterre, il n'y a pas de famille lettrée qui ne possède ses œuvres ; on les voit sur la table du salon, à la ville, à la campagne, toujours présentes pour être ouvertes au premier désir, comme un de ces instruments que les musiciens ont sous la main pour en tirer, ne fût-ce qu'en passant, un accord mélodieux. On peut

comparer aussi de tels livres aux fenêtres ménagées dans la muraille monotone de nos chambres; on n'a qu'à les entr'ouvrir pour respirer un air plus vif et contempler des horizons riants et vastes. Une page de Longfellow, lue au hasard, éveille ainsi une émotion charmante qui rafraîchit l'âme et la remplit d'élan, de grâce et d'harmonie.

J'aime Longfellow parce qu'il est à la fois tendre et viril, délicat et vaillant. Je vous avoue que je ne suis pas partisan de ce qu'on peut appeler l'humidité poétique. Je n'aime en aucun genre l'école fade des sanglots affectés, je fuis la muse éplorée de la fontaine des larmes autant que la nymphe indécente et vulgaire du cabaret. Longfellow est toujours pur, toujours ému, toujours courageux. C'est par cette ardeur et ce continuel entrain qu'il est surtout Américain. Nul ne peint mieux la douleur, et je sais qu'il l'a éprouvée ! mais il se relève toujours, il sort de la mélancolie par un trait vigoureux, inattendu ; il tient toujours la tête au-dessus de l'eau comme un nageur énergique. C'est là un caractère américain, c'est surtout un caractère chrétien. Les pauvres femmes du peuple n'ont pas le temps de s'asseoir pour pleurer. J'en ai vu, au milieu de leurs plus grands chagrins, continuer à marcher, à travailler, à agir, tout en laissant tomber leurs larmes. Nous devons tous imiter les pauvres femmes,



pleurer sans défaillir, porter la croix en marchant. Longfellow me plaît par cette sensibilité mêlée de force qui est tout à fait chrétienne.

Écoutez le *Psaume de la vie*, poésie qu'il écrivait à dix-neuf ans, et pardonnez une fois pour toutes l'infirmité de la traduction de vers anglais en prose française :

#### LE PSAUME DE LA VIE.

« Ne me dis pas dans des sentences mélancoliques : La vie n'est qu'un rêve inutile, car l'âme sommeille presque morte et les choses sont un mensonge.

« Non, la vie est réelle, la vie est ardente. Le tombeau n'est pas une prison. *Tu es poussière, tu retourneras en poussière*, cette parole n'a pas été dite de l'âme.

« Jouir, souffrir n'est pas notre destin. C'est *agir* qui chaque matin nous trouve plus loin que la veille.

« L'art est long, le temps est mobile ; nos cœurs, quoique forts et braves, sont comme des tambours couverts de crêpes qui battent des marches funèbres vers le tombeau.

« Dans le grand champ de bataille du monde, dans ce bivouac qui est la vie, ne sois pas comme un muet bétail qu'on pousse, sois un héros qui combat ! Ne te confie pas à l'avenir, quoique séduisant ; laisse le passé qui est mort enterrer ses morts ; agis, agis dans le présent qui

vit, ton cœur dans ta poitrine, Dieu au-dessus de ta tête.

« Nous souvenant de la vie des grands hommes, nous pouvons rendre la nôtre sublime et laisser derrière nous au départ la trace de nos pieds sur la poussière du temps. Et ces traces, peut-être qu'un autre, naviguant sur la haute mer de la vie, pauvre frère perdu et naufragé, les trouvera et reprendra du cœur.

« Laisse-nous donc nous lever et agir, appliquer tout notre cœur à chaque effort, achever une œuvre, en prendre une autre, prêts au travail et pleins d'espoir ! »

Le poète qui composait ces strophes viriles à dix-neuf ans, quand la vie paraît belle, pleine, lumineuse, comme au matin de la bataille, a subi depuis les coups inévitables du malheur. Il a aimé, il a souffert dans le véritable et solide amour qui est l'amour conjugal. Des enfants aux têtes blondes pleurent à ses côtés leur mère. Quoique la vie ait été dure, quoique son âme soit déchirée, il plie mais il ne rompt pas, et, en face de la sévère réalité de nos chagrins et de nos fautes, vous allez voir ce qu'il écrit à quarante ans.

Choisissons une pièce dont le titre est singulier : *Échelle de saint Augustin*. Saint Augustin a dit — ce que je ne savais pas avant de l'avoir lu dans ce poète — que nos vices étaient comme les degrés d'une échelle, et que nous



devions monter sur eux pour les vaincre. Longfellow a pris cette pensée, et voici comme il la développe :

L'ÉCHELLE DE SAINT AUGUSTIN.

« Saint Augustin ! tu l'as bien dit, que de nos vices nous pouvons faire une échelle si nous voulons fouler sous nos pieds chaque action honteuse.

« Toutes les choses vulgaires, tous les petits événements de chaque jour, que l'heure amène et que l'heure emporte, petits plaisirs, petits murmures, sont les degrés par lesquels nous pouvons monter.

« Les désirs bas, les desseins ignobles qui diminuent la vertu, les orgies du vin, tous les excès, l'envie des choses honteuses, les combats pour ce qui n'est pas vrai, la dureté de cœur qui fait mépriser les rêves de la jeunesse, toutes les pensées mauvaises et les mauvaises actions qui sortent des mauvaises pensées, tout ce qui arrête ou entrave les mouvements nobles de la volonté ; tout cela doit être foulé sous nos pieds si, dans les champs lumineux du bon renom, nous voulons gagner une large place.

« Nous n'avons pas d'ailes, nous ne pouvons pas prendre notre vol ; mais nous avons des pieds pour escalader et gravir par petits degrés, peu à peu, de plus haut en plus haut, les sommets nuageux de notre vie.

« Les puissantes pyramides de pierre qui, comme un coin, fendent l'espace au-dessus du désert, quand on les regarde de près, ne sont qu'une rampe de degrés gigantesques.

« Les montagnes lointaines qui dressent leurs solides remparts jusqu'aux nuages sont sillonnées par de petits sentiers que nous découvrons à mesure que nous nous élevons sur les plus hauts sommets.

« Les hauteurs que les grands hommes ont su conquérir et garder, ils ne les ont pas atteintes par un vol subit; pendant que leurs compagnons dormaient, eux, ils travaillaient toute la nuit pour s'élever.

« Nous tenant debout sur ce que nous avons trop longtemps porté, avec nos épaules courbées et nos yeux à terre, nous pouvons discerner ce que nous ne voyions pas d'abord : une route ouverte à de plus hautes destinées.

« Même le passé irrévocable ne nous paraît plus perdu, ne nous paraît plus tout à fait vain si, nous élevant sur ces ruines, nous touchons enfin à quelque chose de plus noble que lui. »

Je ne puis pas oublier une pièce plus connue, celle qui a répandu dans le monde entier la renommée de ce grand poète. Je veux parler d'*Excelsior*. En Angleterre,



en Amérique, on a donné ce titre à des entreprises commerciales, à des morceaux de musique, à des navires qui portent ce beau nom au milieu des vagues et des tempêtes : *Excelsior* !

Plus haut ! toujours plus haut ! C'est le cri de cette âme poétique et vaillante à mesure que la vie s'avance et que le temps précipite ses pas. Je ne connais dans aucune langue une inspiration plus pure et plus vraiment sublime, dans le sens de ce beau mot *sublime* qui veut dire au-dessus de nos fanges et de nos misères d'ici-bas.

#### EXCELSIOR.

« Les ombres de la nuit tombaient rapidement. Un jeune homme traversait un village des Alpes. Il portait, au milieu de la neige et de la glace, une bannière avec cette étrange devise : *Excelsior* ! Plus haut !

« Triste était son front ; son œil avait la flamme du poignard tiré de son fourreau ; sa voix, comme un clairon de cuivre, répétait ces sons d'une langue inconnue : *Excelsior* !

« Dans d'heureuses demeures il voit la lumière, la flamme du foyer qui petille claire et chaude, et devant lui, là-haut, les spectres du glacier : de ses lèvres tombe, comme un sourd murmure : *Excelsior* !

« Ne tentez pas la passè, dit le vieillard, la noire tem-  
« pête gronde sur nos têtes, le torrent mugit vaste et pro-  
« fond. » Plus fort, la voix de clairon répond : *Excelsior !*

« Oh ! reste, murmure la jeune fille, et sur mon sein  
« repose ta tête fatiguée. » Une larme s'arrêta dans son  
œil bleu ; il soupira, mais il reprit : *Excelsior !*

« Gare aux branches des pins arrachés par la foudre !  
« gare à l'avalanche en fureur ! » Ce fut le dernier adieu  
du villageois. Une voix répéta déjà sur la hauteur : *Excel-  
sior !*

« A l'aube du matin, au moment où, vers le ciel, les  
pieux moines du Saint-Bernard répètent l'office accou-  
tumé, une voix fend l'air vibrant : *Excelsior !*

« Le chien fidèle découvre un voyageur à moitié ense-  
veli dans la neige ; sa main glacée serre encore une ban-  
nière à la devise mystérieuse : *Excelsior !*

« Là, dans le crépuscule terne et froid, sans vie, tou-  
jours beau, il est étendu ; et de l'azur des cieus, de la  
sérénité lointaine, tombe, comme une étoile, une voix  
divine : *Excelsior !* »

Henry Longfellow joint à l'énergie et à l'élévation un  
autre don. Il a l'imagination ingénieuse. Chaque pièce de  
ses poésies s'achève par un tour, un jet, une finale, inat-  
tendues, originales et souvent d'une rare beauté. Jé ne



puis me porter garant de la perfection de la forme. En traduisant, on efface, on affaiblit la langue native ; puis on s'expose à prendre pour beau ce qui vous a coûté de la peine ; l'attention intense vous semble de l'admiration, comme l'enfant appelle diamants les pierres brillantes qu'il abat à coups de marteau. Mais la beauté de l'invention reste au moins toute entière, et ce don fait le vrai poète. On peut dire de Longfellow qu'il a au plus haut degré l'originalité de l'invention et la facilité de la splendeur.

Jugez-en par *le Sablier*. Le poète suppose qu'il est seul, dans sa petite chambre, la nuit. Il travaille, et devant lui se trouve, marquant sans bruit le pas des heures, un sablier rempli par une poignée de sable qu'un ami a rapporté du désert :

#### LE SABLE DU DÉSERT DANS LE SABLIER.

« Une poignée de sable rouge, apportée des chaudes régions du désert de l'Arabie, est devenue dans ce cristal l'espion du temps et le ministre de ma pensée.

« Depuis combien de siècles pesants ce sable a-t-il été roulé dans le désert ! Que de vicissitudes étranges il a vues et combien d'histoires l'ont eu pour témoin !

« Peut-être les chameaux de l'Ismaélite l'ont foulé en

passant, quand, loin de la vue du patriarche, ils portaient en Égypte son fils préféré ;

« Peut-être les pieds de Moïse, nus et brûlants, y ont-ils imprimé leur trace, ou les roues bruyantes du char de Pharaon l'ont-elles fait jaillir dans les airs ;

« Ou bien Marie, avec le Christ de Nazareth, embrassé dans ses caresses, lorsque son pèlerinage d'espérance, d'amour et de foi, illuminait le désert sauvage ;

« Ou les anachorètes, quittant les palmiers d'Engaddi pour gagner les bords de la mer Morte, en chantant lentement les vieux psaumes de l'Arménie en strophes inarticulées ;

« Ou les caravanes, qui de Bassora dirigent leurs pas vers l'Orient, ou les pèlerins de la Mecque, soumis au destin, résolus dans leur cœur ;

« Ils ont passé sur ce sable, ils peuvent l'avoir foulé ! Et maintenant, dans cette tour de cristal, emprisonné à jamais par une main curieuse, il compte les heures qui s'envolent.

« Pendant que je le fixe, les étroites murailles s'élargissent. Devant mes yeux rêveurs apparaît le désert avec son sable houleux et ses ombres infinies ;

« Soulevé par le souffle du vent, ce petit filet brillant se dilate en une colonne haute et immense, portant avec elle la terreur et la menace.



« Devant, au delà du soleil qui se lève, à travers la plaine sans limite, la colonne et son ombre s'avancent et s'élargissent jusqu'à ce que ma pensée les poursuive en vain.

« La vision s'évanouit!.... Sur le soleil rougi, sur la plaine brûlante et incommensurable, les portes de cristal se referment de nouveau. Le sable d'une demi-heure s'est écoulé ! »

A côté de la richesse de l'imagination, voulez-vous, Messieurs, admirer la délicatesse du sentiment et la tendresse du cœur? Vous seriez surpris qu'Henry Longfellow ne les possédât pas. Il aime les enfants. On raconte que Louis XIV, lorsque l'architecte Mansart lui soumit les plans de Versailles, avait écrit en marge : « *Avoir soin de répandre de l'enfance partout.* » Dans les poésies de Longfellow comme dans les poésies de Victor Hugo, l'enfance est répandue partout, comme l'ornement gracieux du monument. Écoutez, entre tant d'autres, cette jolie pièce, intitulée *les Enfants* :

#### LES ENFANTS.

« Venez, venez, enfants, j'entends vos jeux, et les problèmes qui troublaient mon âme s'évanouissent aussitôt.

Vous ouvrez mes fenêtres vers l'Orient, du côté où les pensées ressemblent à des oiseaux qui chantent ou aux levers du matin.

« C'est dans vos cœurs que se lève le soleil et les oiseaux chantent dans vos pensées, dans votre âme coulent les clairs ruisseaux, dans la mienne est le vent d'automne et la première chute de la neige.

« Ah ! que serait pour nous le monde, si nous n'avions pas les enfants ? Nous verrions en tremblant derrière nous les ténèbres, devant nous le désert.

« Ce que les feuilles sont à la forêt, ce que l'air et la lumière sont à la plante, ce que la sève est au bois, les enfants le sont au monde. A travers les enfants, il sent les rayons d'un climat plus brillant et d'un soleil plus chaud.

« Venez à moi, venez, venez, enfants. Chantez à mes oreilles ce que les oiseaux et les zéphirs chantent dans votre rayonnante atmosphère.

« Que sont toutes nos querelles et la sagesse de nos livres comparées à vos caresses et à la gaieté de vos regards !

« Vous valez mieux que toutes les ballades qu'on a chantées. Vous êtes de vivants poèmes, et tout le reste est déjà mort. »



J'aimerais à citer encore les nobles strophes consacrées à flétrir l'esclavage et à chanter les douleurs et les espérances des pauvres Africains, maintenant affranchis, qui nomment Longfellow avec Channing parmi leurs bienfaiteurs ; mais je dois abréger, afin de vous entretenir, Messieurs, d'une œuvre plus considérable. Je veux cependant vous montrer ce que j'ai déjà indiqué, le don de l'inattendu, l'originalité, le tour soudain de la pensée, qualités si remarquables dans des pièces très-célèbres, *la Vieille horloge*, *le Pont de pierre*, et unies à la suavité dans *les Oiseaux de passage*.

## LES OISEAUX DE PASSAGE.

« Les ombres épaisses tombent du haut des tilleuls qui s'élèvent comme une muraille énorme devant le ciel du midi.

« Et du sommet des sombres hêtres, comme une marée montante, l'obscurité envahit les champs qui nous entourent.

« Mais la nuit est belle ; partout une douce vapeur remplit l'air, et les sons lointains semblent rapprochés.

« Au-dessus, dans la clarté de la nuit étoilée, de rapides oiseaux de passage volent à travers l'atmosphère humide. J'entends les battements de leurs ailes rapides,

lorsque des régions froides et glacées ils vont chercher les prairies du Sud. J'entends dans les hauteurs des airs leurs cris tombant comme un rêve des cieux, mais leur forme, je ne puis la voir.

« Ne dites pas cela. Ces voix qui murmurent la joie et la passion ne viennent pas de la troupe des oiseaux ; ce sont les échos du chant des poètes, murmures de plaisir, de douleur ou de faiblesse. C'est le son des mots ailés. C'est le cri des âmes qui, bien haut, dans de rudes labeurs, volent en battant des ailes, cherchant un climat plus chaud, et, dans leur vol élevé à travers des royaumes de lumière, elles laissent tomber sur notre monde de ténèbres leurs chants et leur harmonie. »

Jusqu'ici, Messieurs, je vous ai fait entendre des pièces courtes et détachées, touchantes, ingénieuses, splendides ; mais Longfellow ne serait pas un grand poète s'il n'avait pas un souffle plus puissant, s'il n'était pas capable de concevoir et d'enfanter une œuvre plus considérable. J'ai pour ainsi dire traversé le jardin rempli de fleurs charmantes qui mène au pied d'un monument. L'auteur d'*Excelsior* et des *Oiseaux de passage* est aussi l'auteur d'*Yawatha*, de *l'Étudiant espagnol*, de *la Légende dorée*. Il vient de publier des *Scènes dramatiques* ; il a écrit des romans, mais il est avant tout le chantre et l'inventeur



incomparable d'*Évangéline*, poëme immortel qui vivra avec *Paul et Virginie*, avec *Hermann et Dorothee*, avec *Mireille*, avec le *Vicaire de Wakefield* et *Pernette*, aussi longtemps que les hommes conserveront le culte de la beauté littéraire et de la pureté morale.

Le poëme d'*Évangéline* est connu en France grâce à M. Marmier, à madame de Bury, à M. Montégut, à M. Brunet; mais il ne l'est pas assez cependant, et je vous demande la permission de vous le raconter brièvement.

La scène se passe au nouveau monde, dans l'Acadie, cette belle presqu'île cédée en 1713 aux Anglais par Louis XIV, bien avant la cession du Canada, et qui forme aujourd'hui la *Nouvelle-Écosse*.

Les Français établis sur cette terre lointaine, que ses prairies et son climat rendent comparable à notre belle Normandie, résistèrent à cette cession d'êtres humains, comme nous résisterions assurément si, demain matin, un décret cédait à l'étranger un lambeau du sol natal; et, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre au Canada, ils furent accusés d'avoir aidé les Français secrètement. Les Anglais sont durs. Il y a d'autres races qui oppriment les races inférieures; la race saxonne les supprime. Un ordre abominable de lord Chatham décida, en 1755, que tous les hommes colons de l'Acadie seraient rassemblés dans les églises à un jour indiqué, que

le gouverneur ferait annoncer à ces hommes, en les retenant prisonniers, que leurs biens allaient être confisqués, leurs maisons détruites, leurs familles dispersées. Cet ordre partit d'Angleterre, en plein dix-huitième siècle, sur les conseils de Franklin, sans aucune objection de Voltaire, et il fut exécuté par un gouverneur impitoyable nommé le major Lawrence. Un épisode de cette atroce histoire a servi de thème au poème d'*Évangéline*, qui est, on va le voir, comme un drame touchant joué par un petit nombre de personnages, avec des changements de scène continuels, au milieu de décorations d'une merveilleuse magnificence.

C'est d'abord la peinture de l'allégresse, du travail et de la paix dans le village de Grand-Pré, avec ses petites maisons modestes, ouvertes jour et nuit, d'où s'élève la fumée bleue comme un encens, et avec ses habitants laborieux et aisés, honnêtes et chrétiens, sans misère et sans faste, troupeau exempt de loups, peuple sans populace. Là demeure le fermier Benoît, père d'*Évangéline*, et le forgeron Basile, père de Gabriel. Les deux jeunes gens sont fiancés, et leurs fiançailles joyeuses, les plaisirs et les travaux des champs, composent autant de scènes charmantes, toute une série de géorgiques villageoises, interrompues par la brusque arrivée de l'ordre d'arrestation, d'exil, de confiscation, qui éclate au milieu des



fêtes comme le tonnerre à la fin d'un beau jour, comme le rappel et le tocsin au milieu d'un cité paisible. Cette tragédie, qui coupe court à cette idylle, compose la première partie du poëme. Elle se termine par le départ des proscrits, portés, poussés, distribués pêle-mêle sur des navires qui obéissent au gouverneur. La scène est des plus pathétiques. Les adieux de l'exil ont inspiré tous les poètes. Vous connaissez la page sublime de Lamennais : *l'Exilé partout est seul !* Vous avez lu les vers de Victor Hugo :

Il disait aux oiseaux de France : « Je vous quitte,  
Doux oiseaux, je m'en vais aux lieux où l'on meurt vite,  
Au noir pays d'exil où le ciel est étroit ! »

Vous vous rappelez le tableau de Muller, qui a représenté avec tant de vigueur les jeunes Irlandaises enlevées de force par ordre de Cromwell pour être transportées en Amérique. Vous vous êtes tous arrêtés devant une gravure allemande, *die Auswanderung*; on voit les pauvres émigrés quitter leur village, ils suivent à pied le chariot chargé de leurs bagages et passent devant le cimetière. Les petits enfants, enchantés, insoucians, courent en avant, les grandes sœurs, plus graves, marchent en arrière avec hésitation, le père se roidit et se domine, la mère arrache une fleur, en pliant le genou, à la tombe de la famille et tourne la tête en pleurant du côté de la maison aban-

donnée. Vous avez lu le beau discours de Richard Cobden, racontant qu'il a vu des Irlandais, avant de s'embarquer dans les docks de Liverpool, baiser la terre et emporter dans une petite caisse un peu de gazon encore vert sur une motte de terre de la patrie. Que de cris, de larmes, de chants d'exil, depuis le *Super flumina Babylonis* jusqu'aux adieux des Acadiens précipités de force sur les navires, pendant que la nuit est illuminée par l'incendie du village et que la terre natale s'ouvre pour recevoir le cadavre du vieux Benoît, du père d'Évangéline, frappé de mort au moment du départ, et ne pouvant s'arracher à sa patrie ni survivre à son désespoir.

La seconde partie du poëme nous montre la pauvre Évangéline conduite par quelques voisins à bord du navire qui doit l'emmener, et confiée au pasteur du village. Gabriel est dirigé vers un autre navire qui fait voile pour la Louisiane. L'histoire nous apprend qu'une partie des exilés de l'Acadie s'établit dans la Floride; d'autres passèrent en Europe, et on assure que quelques-uns ont encore des descendants en France, dans les environs de Chatellerault.

Nous retrouvons Évangéline traversant à pied plusieurs des États du nord de l'Amérique, décrits l'un après l'autre par le poëte avec une admirable variété, et s'embarquant



enfin sur le cours majestueux du Mississipi, qu'elle redescend avec ses compagnons d'exil, attachés les uns aux autres par les liens du malheur, du souvenir et de l'espoir. La peinture du Mississipi, véritable océan qui marche entre des rives tantôt riantes, tantôt funèbres, est, même après Chateaubriand, l'une des plus étonnantes descriptions qu'on puisse lire. Pendant qu'Évangéline descend le grand fleuve, Gabriel le remonte sur un autre bateau parti de la Louisiane. Tous deux se cherchent et tous deux se rencontrent, mais, hélas ! sans s'apercevoir. Au moment où les deux bateaux se croisent en silence, la chaleur du soleil contraint les passagers au repos. Évangéline et Gabriel dorment sans se douter que la destinée les rapproche, et déjà ils sont séparés par une longue distance, lorsque Évangéline, se réveillant, dit au prêtre qui l'accompagne : « O mon père ! quelque chose a dit à mon cœur que Gabriel n'était pas loin. Était-ce un rêve, ou bien un ange a-t-il passé qui m'a révélé la présence de mon fiancé ? Pardonnez ces paroles qui n'ont pas de sens pour vous. » Et le prêtre répond : « Ma fille, tes paroles ne sont point insensées et je les comprends bien. Ton sentiment est profond et tes paroles ressemblent à ces bouées qui flottent sur la surface des eaux, montrant la place où l'ancre s'est enfoncée. » Et le silence se fait, interrompu par la note stridente que jette

au vent l'oiseau moqueur avant de se cacher dans les bois.

Le bateau qui porte Évangéline arrive après plusieurs jours à une station où s'est établi le vieux Basile. Grande joie des compagnons qui retrouvent leurs compagnons. Grande émotion d'Évangéline qui croit retrouver Gabriel. Mais, à ses premiers mots, Basile lui apprend que depuis plusieurs jours il est parti à sa recherche. « Vous avez dû, dit-il, le croiser en route et le rencontrer. » Ici se place une scène de gaieté champêtre. Les colons de l'Acadie sont tout au bonheur de se revoir, pendant que la pauvre Évangéline se tient seule à l'écart, ayant peine à contenir son cœur que le poète compare à un nid d'où les oiseaux sont partis et sur lequel il est tombé de la neige.

Avec une indomptable énergie, la jeune fille se décide à partir, escortée du vieux pasteur et de quelques amis, pour suivre et chercher Gabriel. Nous ne l'accompagnerons pas, Messieurs, dans cette longue poursuite qui sert au poète à déployer sa puissance véritablement magique de description de la nature et à faire passer sous les yeux éblouis du lecteur les différentes contrées du nouveau monde. Après plusieurs années d'inutile fatigue, après avoir séjourné tantôt dans le camp des Indiens qui lui racontent l'histoire du *Fiancé de neige*, tantôt dans la maison du missionnaire, elle finit par s'arrêter dans



la Pensylvanie; elle se fixe dans la capitale de cet État hospitalier et elle y devient Sœur de la charité, conservant son cœur à Gabriel, mais laissant sortir de ce cœur brisé et répandant sur les malheureux toute sa puissance d'aimer, comme ces parfums qui, sans rien perdre de leur arôme, l'exhalent autour d'eux dans les airs.

La peste se déclare dans la ville. Évangéline se multiplie, allant partout veiller les mourants, peut-être en désirant la mort. Un jour, dans une salle d'hôpital, elle s'approche d'un lit; elle en écarte les rideaux. Le malade est à l'agonie. Elle le regarde, elle le reconnaît, et, avec un accent pieux et tendre, elle s'écrie : « *Gabriel ! ô mon bien-aimé !* » A ce cri, le mourant, dans un rêve de délire, revoit la maison de son enfance, les rivières bordées d'arbres, les vertes collines de l'Acadie, le village, la montagne, et dans l'ombre des forêts, comme au jour de sa jeunesse, Évangéline passe dans une vision. Il essaye de prononcer un nom, mais les sons inarticulés meurent sur ses lèvres. Il essaye de se lever : sa tête retombe sur l'épaule d'Évangéline agenouillée près du lit. Son dernier regard est doux, mais il s'éteint soudainement comme une lampe que le vent souffle tout à coup. Tout est fini, l'espérance, la crainte, la peine, le désir du cœur, la longue attente inutile, le profond désespoir, la pesante patience ! Pressant une fois de plus la tête inanimée sur

son sein, elle s'affaisse doucement elle-même en murmurant : « Père, je vous remercie ! »

Cette scène pathétique et tout le poëme se terminent par ces beaux vers, écrits dans un rythme grave et lent comme un psaume funèbre :

« La forêt primitive est toujours debout ; non loin de son ombre, l'un à côté de l'autre, dans leur tombeau sans nom, les deux amants sommeillent. Dans l'étroite enceinte d'un petit cimetière catholique, à côté de la ville, ils reposent ignorés, inaperçus ; chaque jour le flux et le reflux de la vie passe à côté d'eux, à côté de milliers de cœurs ardents qui ont cessé de battre, à côté de têtes fatiguées qui ne travaillent plus, à côté de mains laborieuses qui ont cessé leur tâche, à côté de pieds agiles qui ont achevé leur voyage.

« La forêt primitive est toujours debout, mais à l'abri de ses rameaux habite une autre race, avec d'autres coutumes et un autre langage. Seulement, le long du rivage du triste et nuageux Atlantique, languissent encore quelques paysans acadiens dont les pères sont revenus de l'exil pour mourir sur la terre natale ; dans la cabane du pêcheur, le rouet et la navette sont encore à l'ouvrage ; les filles portent encore de grands bonnets normands et leur costume de toile de ménage. Au coin du feu, le soir,



elles redisent l'histoire d'Évangéline, pendant que, dans les rochers, la voix profonde de l'Océan retentit et approche, et que les lamentations de la forêt lui répondent par leurs échos désespérés. »

Messieurs, j'ai à vous demander grâce à la fois pour la longueur de cette étude et pour sa mélancolie. Je n'ai plus à louer Longfellow, mais je ne puis pas résister au plaisir de rapprocher de son nom celui d'un de nos premiers poètes français. Je voudrais avoir le temps de comparer *Évangéline* à *Pernette*. Il y a dans les deux œuvres, dans les deux talents, une grande ressemblance. Les personnages de Laprade sont plus vivants, les paysages de Longfellow sont plus grandioses. Il y a plus de feu dans Laprade, plus d'émotion dans Longfellow. Mais tous les deux s'élèvent aux mêmes sommets lumineux et se plaisent dans les mêmes régions sereines. Tous les deux parlent purement de l'amour et pieusement de la nature. Je ne connais rien de plus exquis, dans aucune langue, que les fiançailles de Pernette et de Pierre sur les montagnes du Forez et que la rencontre de Gabriel et d'Évangéline sur les ondes du Mississipi ; rien de plus sublime que la mort de Pierre et que la mort de Gabriel. Combien je remercie les deux poètes de m'élever à ces sentiments exquis, de m'initier à ces situations pathétiques dans ces simples récits d'existences modestes ! Combien j'admire

cet art merveilleux qui, sans évoquer les César et les Agamemnon, m'intéresse à l'amour et m'associe au malheur de créatures à moi semblables, et, sans forcer le naturel, me fait rencontrer le sublime dans les luttes de la vie obscure de pauvres paysans. Fatigué de traduire de nobles vers en mauvaise prose, je laisse à Victor de Laprade le soin de célébrer ces beautés de l'inspiration honnête qui est aussi l'inspiration de Longfellow, et je vous rappelle, en terminant, ces beaux vers du poëme de *Pernette* :

Muse de mon pays, mais fille aussi du ciel,  
Vierge au front ceint d'airelle et de bruyère rose,  
Muse invisible à tous et qui vois toute chose !  
Ouvre à mes yeux obscurs, écartant le brouillard,  
Les larges horizons qu'embrasse ton regard,  
Et, pour voler plus près des antiques modèles,  
Donne à ton faible enfant le souffle et le coup d'ailes.  
Le premier je t'invoque en ces chastes déserts ;  
Que ta virginité s'atteste dans mes vers !  
Fais circuler toujours à travers ma pensée  
L'air pur de la montagne et sa vertu sensée,  
Et la salubre odeur des pins de nos sommets,  
Qui suscite la vie et n'enivre jamais.  
D'autres iront cueillir sous les soleils torrides  
Les savoureux trésors des jardins hespérides,  
En des lieux où l'aspic rampe sous les gazons,  
Où des fruits éclatants cachent de vils poisons ;  
Moi, sur le maigre sol de tes âpres domaines,  
Je ferai des moissons plus pauvres, mais plus saines.  
Rien de bas et d'impur ne me suivra chez toi,  
Et j'y marcherai seul et libre comme un roi.



Viens ! et donne à mes vers, à mes sobres images  
Un solide support fait de maximes sages,  
Que le parfum en fasse oublier les couleurs,  
Qu'on devine le roc sous le velours des fleurs ;  
Que dans l'éérable ou l'or, selon la fantaisie,  
De l'antique sagesse ils cachent l'ambroisie :  
Qu'enfin, dans tout ce livre honnête et bienfaisant,  
L'âme éclate immortelle et que Dieu soit présent.

Il est bien possible, Messieurs, que le dénouement de *Pernette* et celui d'*Évangéline* semblent un peu lugubres à ceux qui aiment que les pièces et les romans finissent bien. Mais les poèmes qui finissent bien ne sont pas des peintures exactes de la vie, car la plupart des romans de la terre finissent mal ou restent sans dénouement.

Cherchez, imaginez un autre dénouement au poème d'*Évangéline*. Vous pouvez, avec un léger anachronisme, supposer qu'au lieu d'arriver dans la ville de Guillaume Penn, au milieu de ces *amis* qui se tutoient et s'appellent des frères, la fille du fermier Benoît se dirige vers le lac Salé et se fixe au milieu des Mormons, près de ces *saints des derniers jours*, qu'on ferait mieux d'appeler les saints du dernier étage. Elle y trouve Gabriel déjà remarié à plusieurs femmes et père de nombreux enfants. Elle veut parler de son amour fidèle, de sa patrie, de Dieu, des souffrances de son cœur. Aimer ! que signifie ce mot ? Un Dieu ! Où donc est-il ? Une patrie, à quoi bon ? Souffrir,

et pourquoi donc ? Rêves, fictions, tourments inutiles ! Les Anglais ont bien fait de chasser les Acadiens, puisqu'ils étaient les plus forts. Gabriel a bien fait de prendre une autre femme, et les mots dont se sert Évangéline sont rayés du vocabulaire, effacés dans l'histoire...

Messieurs, si vous supposez ce dénouement, il n'y a plus de poëme. Le mal ne serait pas grand si c'était là un progrès de la science qui chasse le merveilleux et nous ramène à la réalité. Mais ne vous y trompez pas. Ce n'est pas la poésie, c'est la réalité même qui succombe sous les négations des docteurs que je relègue ici par politesse chez les Mormons. La poésie ne nous charme, Messieurs, que parce qu'elle rend plus aimable ce qui doit être aimé, plus admirable ce qui doit être admiré, plus sensible ce qui doit être senti. C'est la prose vulgaire qui a tort. L'enthousiasme a raison. Dieu, amour, gaieté, courage, lutte, ardeur, larmes, fidélité, merveilles de l'âme, splendeurs de la nature, tous ces mots qui composent le poëme d'*Évangéline* sont les mots vrais, les mots sacrés de la vie. Les effacer, c'est remplacer la réalité par un rêve, et la chimère est du côté de ceux qui nient. Aussi, quand j'entends nier Dieu, je ne tremble pas pour Dieu, je tremble pour l'homme, déjà si petit, si bas, si pauvre, et que l'on veut encore amoindrir, avilir et dépouiller. Si la vie est une vallée de larmes, ah ! n'enlevons pas à cette



vallée les ombrages qui la rafraîchissent, les montagnes qui la couronnent et le ciel qui la couvre. Pour être justes envers la vie, laissons à toutes ces réalités leur manteau poétique, et remercions les poètes qui ne nous permettent pas de nous déshabituer de l'admiration.

Je ne sais pas si Henry Longfellow, le poète pur et puissant que je vous demande d'aimer avec moi, a bien respecté la chronologie en faisant d'Évangéline une Sœur de la charité. C'est en 1755 que lord Chatham condamna les Acadiens au bannissement, et c'est, je crois, en 1805 seulement, que l'admirable Élisabeth Seton, une créature respectable et extraordinaire, une sainte énergique et gaie (dont je vous raconterai peut-être l'histoire dans une autre conférence, pour vous prouver une fois de plus que la poésie a sa place en Amérique) fonda à Emmetsburg, près de Baltimore, les premières Sœurs de charité des États-Unis<sup>1</sup>. Mais j'aime cet anachronisme poétique. Il me plaît de placer Évangéline parmi les premières compagnes de cette vaillante chrétienne qui traversait la vie en répétant ces mots, vraie traduction de l'*Excelsior* d'Henry Longfellow, ces mots que nous devons tous répéter à chaque nouvelle phase, bonne ou mauvaise, de

<sup>1</sup> La tâche sera rendue bien facile par le livre précieux que nous devons à madame de Barberey : *Élisabeth Seton et les commencements de l'Église catholique aux États-Unis*. Paris, Poussielgue, 1868.

notre existence et surtout aux heures ténébreuses et désagréables : « *Jamais en avant, jamais en arrière, toujours en haut !* »



## LES ESQUIMAUX

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

---

Pendant que l'Exposition universelle faisait retentir les noms des premiers peuples de la terre, j'ai voulu en quelque sorte tourner le dos à la renommée et à la gloire, j'ai voulu demander à l'Exposition et chercher, dans ses galeries, quels étaient parmi les habitants de la terre, non pas les premiers, mais les derniers.

A cette question : « Quels sont les derniers peuples du monde, les plus malheureux, les moins avancés parmi les membres de la famille humaine ? » la géographie répond. Si j'ouvre la carte, je mets le doigt sans hésiter sur l'équateur, patrie des races africaines, et sur le pôle, patrie des races boréales, sur les régions du feu et sur les régions de la glace.

Grâce à d'admirables recherches qui soulèvent peu à

peu le voile des merveilleux mystères de la nature, nous commençons à considérer la zone équatoriale comme le grand laboratoire où se forment les pluies et les vents, et la zone glaciale, comme le régulateur de la température<sup>1</sup>. Ces deux régions opposées seraient ainsi les deux agents de l'immense circulation de l'atmosphère, les deux agents des marées et des courants de cet océan de l'air dans lequel vivent les hommes. La science nous conduit de plus en plus à considérer chaque objet de la nature comme une pièce d'un admirable mécanisme, mis en mouvement par des lois providentielles. Pendant que l'air et l'eau s'élèvent à l'équateur par une aspiration continue sous les rayons de la zone torride, au nord, les grands fleuves qui se dirigent vers le pôle, agissent par le trop-plein de leurs eaux comme des béliers qui déterminent la débâcle des glaces; les glaces, entraînées vers le sud par un courant énergique, viennent refroidir les eaux des mers et l'air qui nous est destiné; les vents sont les porteurs et les distributeurs de l'eau des nuées, et l'avalanche même est un moyen expéditif et nécessaire de diminuer la quantité de neige que les rayons du soleil ne fondraient pas assez rapidement sur les cimes des montagnes.

<sup>1</sup> Voy. les récents travaux de MM. Maury, Martins, Hüber, etc., et l'excellent résumé de M. Lucien Dubois, *le Pôle et l'équateur*.



Ainsi la science, qui avait d'abord paru dépouiller l'imagination, vient lui réciter un poëme nouveau, substituant à la beauté des apparences la beauté plus grande encore des réalités.

Il est doux d'admirer de loin ces merveilles, lorsque l'on est commodément assis, tenant à la main les livres de Maury, les voyages de Franklin, les récits de Livingstone, par une tiède journée d'été, sous notre ciel d'azur, le front baigné et la poitrine emplie par ces courants aériens que le soleil soulève à l'équateur et que la glace rafraîchit au pôle avant qu'ils ne parviennent à nos heureux climats. Mais les noirs de la Guinée ou les Esquimaux du Labrador ne connaissent pas ce bonheur. Le phénomène qui nous étonne les écrase, la loi qui nous sert pèse sur eux. La nature, en les frappant, les isole, et ils semblent à la fois dénués de ses dons, incapables de rien entreprendre et hors d'état de rien emprunter. Ce n'est pas tout. Déjà maltraités par la nature, ils sont plus maltraités encore par les autres hommes. On connaît le sort des noirs, opprimés chez eux, opprimés ailleurs, opprimés partout. Les Esquimaux du pôle sont, à ce que l'on croit<sup>1</sup>, un rameau de la famille Indienne, refoulés par les

<sup>1</sup> Carlier, *Histoire des peuples américains*. Selon d'autres savants, les Esquimaux de l'Amérique russe seraient des Mongols venus de l'Asie par les îles Aléoutiennes.

autres Indiens qui reculent eux-mêmes devant la race blanche, ils ne fuient la cruauté des hommes que pour se heurter, dans des régions glacées, aux sévérités de la nature. Les Africains ont du moins pour se consoler la beauté, la variété, la majesté des contrées qu'ils habitent, et, dans les pays où ils sont injustement emmenés, ils vivent au milieu des blancs, et ils reçoivent à la langue quelques rayons affaiblis de la civilisation chrétienne. L'Esquimau est plus libre, le climat le met à l'abri des persécuteurs, mais la terre qui lui sert de rempart et de refuge est sans couleur, sans végétation, sans fécondité, elle n'est plus la terre ; ce nom sacré de la nourrice de l'homme, compagne docile de ses travaux et de sa destinée, ne convient pas à un sol ingrat, complètement nu, découpé en milliers d'îles bizarres, jointes par des ponts mouvants, et revêtu de neige ou de glace. Le soleil n'est plus pour eux le soleil ; de ses rayons pâlis ne tombent ni la chaleur, ni la clarté ; un soir, on le voit disparaître ; ce n'est pas un coucher, ce sont des funérailles ; le lendemain, le surlendemain, il ne se lève plus ; la nuit règne de novembre à février sur les rares habitants de ces contrées désolées, où la lumière a des caprices bizarres, la température des écarts mortels, le son des échos singuliers, l'électricité des jeux redoutables, la mer des orages affreux pendant lesquels des montagnes de glace



se détachent et s'effondrent comme une ruine, ou se rapprochent et se ferment comme une prison. L'été n'est pas plus clément que l'hiver, car la débâcle est plus dangereuse que la gelée compacte ; le soleil crevasse les glaçons, le vent les disloque, le courant les emporte, et la mer se couvre de morceaux déchirés et d'îles qui marchent. On dirait vraiment que, dans cette partie du globe, le chaos n'est pas terminé. S'il y a là des créatures humaines, je n'ai pas de peine à affirmer qu'elles sont les dernières et les plus malheureuses de notre espèce.

Or il y a, en effet, sur toutes les côtes les plus septentrionales de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique, sur la zone glacée qui termine la terre habitable, une famille polaire assez nombreuse, distribuée en tribus, composée d'êtres humains reconnaissables à leur petite taille, et distingués par des noms différents : les Lapons, les Ostiaques, les Samoyèdes, au nord de l'Europe, au-dessus de la Norwège et de la Sibérie ; les Tungusiens, les Tchoutchis, les Kuriliens, les Kamtschatkans, au nord de l'Asie, et au nord de l'Amérique, les Esquimaux. Les Lapons, si bien décrits par M. Marmier<sup>1</sup>, ne sont pas les plus malheureux de ces petits hommes du Nord, parce qu'ils sont rattachés à des pays civilisés et entourés de

<sup>1</sup> *Voyage au Spitzberg et en Laponie de la Commission scientifique*, par MM. Gaimard et Xavier Marmier.

quelques ressources naturelles. On croit qu'ils ont été évangélisés dès le neuvième siècle. Les peuplades de l'Asie sont peu connues, on sait seulement qu'elles ont des rennes, par conséquent des végétaux pour les nourrir, et un climat qui favorise la végétation. Je tiens pour les plus malheureux de toutes les tribus polaires de l'Amérique, et je parlerai de ces tribus seulement. Sur toutes les côtes de l'Amérique du Nord, dans toutes les baies, les îles et les îlots, depuis le Groënland qui rejoint l'Europe, jusqu'au détroit de Behring et aux îles Aléoutiennes qui rejoignent l'Asie, sont dispersées, par petits groupes, environ cinquante mille créatures humaines, connues sous le nom de *Huskies*, et le surnom d'*Esquimaux* ou *mangeurs de viande crue*. Je les ai trouvés représentés à l'Exposition universelle de 1867 dans deux ou trois classes.

Les Esquimaux de l'Amérique du Nord habitent au Groënland des régions danoises; on sait que dans l'opinion de M. de Quatrefages, les Groënlandais seraient originairement des Scandinaves, qui refoulés par les ancêtres de ces Danois dont ils sont aujourd'hui les sujets, se seraient avancés jusqu'au nord; puis, redescendus plus au sud à cause du froid, ils auraient été le premier élément blanc mêlé au sang américain avant la découverte de Colomb<sup>1</sup>. Quelques mots conservés dans la langue,

<sup>1</sup> De Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine*.



quelques débris d'armes ou d'instruments enfouis dans la terre, sont les frêles arguments de cette hypothèse. Le Danemark a envoyé à l'Exposition de 1867 de curieuses photographies de Groënlandais, des spécimens de leurs costumes, de leurs équipements de pêche et de chasse et de leur industrie<sup>1</sup>.

Le Labrador, les contrées qui entourent la baie d'Hudson, les vastes régions que traverse la grande rivière Mackenzie, et toutes les terres qui avoisinent le pôle, figurent sur la carte avec les couleurs de l'Angleterre, qui vient de les réunir au Canada, et elle a réservé une petite place aux Esquimaux dans la galerie où sont exposés les produits de ses colonies. Non loin des vitrines qui portent, sous le drapeau anglais, les noms de l'Inde, de l'Australie, du Cap de Bonne-Espérance, du Canada, on trouve du thé du Labrador, de l'huile de phoque, de morue et de baleine, un phoque, un renard, un lièvre, une perdrix, tous blancs et comme revêtus de neige, et aussi des modèles des traîneaux, des raquettes, des canots ou *kajak*, des Esquimaux, et de leurs habitations en bois, même un modèle de leurs maisons de glace<sup>2</sup>.

La Russie n'a rien envoyé de cette colonie américaine qu'elle vient de céder aux États-Unis par le traité du

<sup>1</sup> Classe XL, n° 5; classe XLII, n° 5; classe XLIX, n° 5.

<sup>2</sup> Catalogue anglais, *Newfoundland*, p. 328, cl. 42 et 46.

30 mars 1867, pour la somme de 7,200,000 dollars, somme à peu près égale, dit-on, aux frais du voyage en France de l'empereur Alexandre; mais dans la maison russe, construite dans le parc, on trouve de petits modèles en bois qui paraissent se rapporter à la vie des Esquimaux.

La galerie établie par les diverses sociétés de Missions protestantes présentait aux regards de nombreux ustensiles des Esquimaux, canots, arcs et flèches, harpons, lampes de mousse, habillements complets du Groënland, etc. (N<sup>os</sup> 1254-1270, 1371-1376, du catalogue si bien fait par M. Vernes.)

Enfin, une plus riche exposition permanente, la collection de M. Henri Berthoud, qui contient des objets curieux venant de toutes les parties du monde, objets que le savant et aimable professeur fait voir avec une extrême complaisance, m'a permis de compléter ce qui manquait à l'Exposition universelle.

Que dire à propos de ces tribus lointaines? N'est-ce pas, me dira-t-on, un sujet de fantaisie bien promptement épuisé? L'Exposition ne nous apprend rien de neuf sur les Esquimaux. Nous savions déjà qu'ils pêchent, qu'ils chassent et qu'ils souffrent. Le phoque est une sorte de masse vivante informe que le Créateur leur a jeté par pitié. Sa viande les nourrit, sa peau les couvre,



sa poursuite les occupe. Ils ont faim, ils ont froid, ils sont laids, ils sont sales, ils disparaîtront. Comme aux confins du règne animal on ne sait plus distinguer certains êtres de la plante, et aux confins du règne végétal les curieux signalent des plantes qui semblent des minéraux, comme aux dernières couches géologiques de la terre on rencontre des masses sans nom et des accidents sans importance, nous avons de même à l'extrême limite de l'humanité des parents si éloignés que leur sort ne nous intéresse pas, et que leur nom ne réveille dans notre âme qu'un souvenir vague et le sentiment d'un dédain distrait. Pourquoi nous en parler ?

Je ne partage pas ce dédain ; je me suis arrêté volontiers devant cette maisonnette, ce traîneau et ces peaux de phoques ; je n'ai point oublié qu'à l'époque où florissaient les Académies d'Athènes, l'Europe occidentale était occupée par des peuplades qui habitaient aussi des huttes misérables et se couvraient aussi de peaux, et que la fière Angleterre était occupée encore au temps de César par des peuples qui sacrifiaient et mangeaient des hommes<sup>1</sup> ; et sans avoir la sottise de promettre aux Esquimaux des destinées pareilles après un point de départ pareil, je me suis intéressé à ces pauvres gens, et je me

<sup>1</sup> César, liv. VI, ch. xvi. — Diodore, liv. V, ch. xxxii.

suis demandé s'ils ne faisaient pas trop de honte à l'espèce humaine et si les autres hommes pouvaient faire et faisaient quelque chose pour eux.

Or j'ai les mains pleines de documents qui prouvent que ces derniers hommes sont cependant des hommes, qu'ayant peu reçu du Créateur, ils utilisent ce tout petit lot qui leur est échu, avec une incroyable énergie, qu'au lieu de se laisser vaincre par les éléments, ils résistent et parviennent à vaincre la nature, qu'ils sont capables de quelques vertus, de quelque civilisation, et que l'Europe commence à les évangéliser. En recherchant le peu que nous savons sur ces tribus infimes, j'ai admiré les efforts prodigieux dépensés pour réunir ce petit faisceau de connaissances ; la recherche, je l'avoue, m'a plus intéressé que la conquête, et on ne me reprochera pas, je l'espère, d'analyser trop longuement des documents qui sont à mes yeux des pages détachées de l'histoire des plus belles victoires de l'homme, les victoires qu'il remporte sur la nature.

Les renseignements que nous avons sur les contrées et sur les populations du pôle nord viennent de trois sources, les récits des *voyageurs*, ceux des *commerçants*, et ceux des *missionnaires*, parce qu'il y a trois passions qui conduisent au bout du monde ; elles se nomment l'industrie, la science et la foi.

*La foi n'est pas une passion ?*



## I

Le commerce rencontre les Esquimaux par terre et par mer. Par terre, quelques chasseurs vont jusqu'à eux, et par mer, quelques pêcheurs.

Les chasseurs sont les agents de la compagnie russe et de la compagnie anglaise qui pourvoient l'Europe de ces admirables fourrures, dont les plus beaux spécimens, réunis à l'Exposition universelle, représentent pour Paris seulement un commerce de plus de vingt millions.

Tout ce que l'on sait sur l'Amérique russe vient d'être résumé dans un discours abondant, érudit, éloquent, poétique, prononcé devant le congrès des États-Unis, par le grand orateur, Charles Sumner. Il nous apprend que la compagnie russe, dont le trafic ne paraît pas dépasser un ou deux millions de roubles par an (8 à 9 millions de fr.), a été organisée en 1799 ; elle est la vraie souveraine de ce vaste territoire que l'Amérique a récemment acheté, et son autorité n'a pas très-bonne réputation ; le nom de ses agents et des familles créoles qui les entourent est devenu le synonyme de malfaiteurs (*promüschenik*, marchand de fourrures). Cette compagnie avait depuis 1859 cédé une partie de ses droits à la compagnie d'Hudson.

La Russie a un gouverneur dans la petite ville de Sitka, abritée du vent du nord, et dont le climat est, dit-on, assez tempéré. Sous la même latitude, la côte américaine est moins froide que la côte asiatique, et l'on retrouve dans ce fait une preuve à l'appui des théories sur les courants d'eau et les courants d'air, fleuves sous-marins et fleuves aériens, qui règlent la température. Mais cette région est située pour ainsi dire à la rencontre du chaud et du froid, et sous cette influence, les nuages se fondent en pluie et en brouillards continuels. De grandes forêts attirent encore la pluie. La Russie ne tirait aucun parti des ports, des fleuves, des mines, des pêcheries, des bois, reconnus par Billings, Krusenstern, Kotzebue et Lütke, sur cette immense territoire. Il est certain que les États-Unis, et surtout l'État de Californie, qui déjà fait venir de Sitka de la glace en quantité considérable, sauront profiter de cette possession. D'ailleurs, les États-Unis, qui ont déjà vu la France et l'Espagne quitter le sol américain, sont fiers de remplacer encore le drapeau russe par le drapeau de l'Union, la monarchie par la république, et ils n'ignorent pas que la route de San-Francisco à Hongkong par les îles Aléoutiennes, dont le groupe s'étend jusqu'au Japon, est plus courte de beaucoup que la route par les îles Sandwich. Cette nouvelle acquisition leur donne pour concitoyens environ 17,000 Es-



quimaux, que M. Sumner ne craint pas d'appeler les Phéniciens du Nord.

L'Angleterre aurait acheté ces *arpents de neige*, si elle avait écouté le gouverneur de la grande compagnie de la baie d'Hudson, qui est l'autre souveraine bien plus ancienne et bien plus puissante de l'Amérique du Nord. On sait que cette compagnie des *aventuriers* de la baie d'Hudson (c'est le nom exact) existe depuis 1670<sup>1</sup>. C'est une de ces grandes sociétés, fondées au dix-septième siècle à l'image des sociétés organisées par Richelieu et Colbert, et assez analogues à nos compagnies de chemin de fer. Un conseil de propriétaires la dirige à Londres, et il nomme un gouverneur révocable. Ce gouverneur réside à York, au fond de la baie de Hudson; il réunit tous les ans deux conseils, l'un au nord, l'autre au sud, composés des *chief factors* et des *chief traders*, répartis eux-mêmes dans 200 postes, forts ou stations, fondés dans toute l'étendue de l'immense territoire sur lequel la compagnie exerce son monopole. Tant que la France a été maîtresse du Canada, ce monopole a été contesté au nom des droits de notre nation et des intérêts de son commerce. De-

<sup>1</sup> Duflot de Mofras, *Exploration de l'Orégon*, 1844. — Enquête parlementaire sur la compagnie de la baie d'Hudson. — Correspondance avec ses gouverneurs. — *Blues Books*, 1857-1865. — Taché, membre du Parlement canadien, *Articles sur les territoires compris dans la nouvelle confédération anglaise*.

puis 1763, il n'a plus été attaqué que par quelques commerçants rivaux ou bien au nom des principes d'humanité. Le parlement anglais a ordonné deux enquêtes très-curieuses, en 1749 et 1857. Dans la seconde, devant lord John Russell et M. Labouchère, sont venus déposer des voyageurs éminents, tels que Richardson et Rae, des hommes politiques, tels que M. Ellice, des agents de la compagnie, sir Georges Simpson, gouverneur pendant vingt-sept ans, des marins, des négociants, des représentants du Canada, des délégués d'une société protestante, intitulée : *Société de protection des indigènes*<sup>1</sup>.

Les commerçants se sont plaints du monopole ; les Canadiens ont demandé le droit de coloniser sans passer par le bon plaisir de la compagnie, assez confiante dans sa durée pour consentir des baux de mille années ; les philanthropes ont reproché à cette compagnie de ne rien faire pour civiliser les Indiens.

Le monopole a été défendu par d'assez bonnes raisons, tirées de l'état de la population de ces contrées. Les concurrents ne peuvent réussir qu'en apportant de l'eau-de-vie aux Indiens et en les excitant à tuer un plus grand nombre d'animaux ; ce sera la mort de la chasse et des chasseurs ; la compagnie, au contraire, a fait avec la compagnie russe un traité pour interdire la vente de

<sup>1</sup> *Aborigines protection Society.*



l'eau-de-vie ; elle a l'usage de ne pas acheter de fourrures pendant l'époque de la reproduction, et de payer aux Indiens aussi cher les fourrures communes que les fourrures rares, afin de ne pas les exciter à détruire les espèces rares. Les Indiens viennent aux factoreries ; dans une chambre ils font un tas des pelleteries qu'ils apportent, la quantité est pesée, le prix est fixé ; puis ils entrent dans une autre chambre pleine d'objets à leur convenance, armes, outils, vêtements, ornements, et ils choisissent, jusqu'à concurrence du prix débattu, les objets en échange.

La compagnie répondait aux colonisateurs que la colonisation était une chimère dans des contrées où l'on ne peut jamais compter sur une récolte certaine. Mais il paraît cependant que, dans une vaste étendue, la culture régulière est possible ; en outre, le versant oriental des montagnes rocheuses est aurifère comme le versant occidental ; il y a du charbon et des métaux. Après l'âge de la chasse et de la pêche, va venir pour ces contrées, grâce aux chemins de fer et aux bateaux à vapeur, l'âge de la culture et l'âge des mines ; l'homme poursuit d'abord la richesse au-dessus de la terre, puis dans la terre, puis sous la terre ; le chasseur devient laboureur et mineur.

La compagnie de la baie d'Hudson n'a pas pu se vanter

d'avoir beaucoup civilisé les Indiens ; du moins, elle ne les a pas exterminés, elle vit en paix avec eux, et depuis quelques années, elle subventionne quelques missions qu'elle n'a pas fondées. Elle n'a pas été inutile à la science ; la charte de 1670 l'obligeait par une clause expresse à chercher le fameux passage nord-ouest, et plusieurs expéditions ont été, en effet, entreprises aux frais de la compagnie.

En présence de ces renseignements, le gouvernement anglais a pensé que le monopole de *fait* suffisait à une compagnie, établie depuis deux cents ans, représentée sur une surface de 1,400,000 mètres carrés par près de 12,000 agents, et distribuant de 10 à 20 p. 100 de bénéfices annuels, qu'elle pouvait se garder, se défendre elle-même, et que le monopole de *droit* pouvait cesser ; le privilège n'a donc pas été renouvelé.

L'enquête de 1857 donne des renseignements sur les Esquimaux; ils descendent jusqu'au fort Churchill, au 59° degré pour y commercer, et lorsque la compagnie américaine télégraphique a été envoyée jusqu'au fort Youkon, au nord de l'Amérique russe, les Esquimaux ont fourni à ses agents des renseignements utiles. Mais ce petit peuple ne quitte pas souvent le bord de la mer; et c'est là que les pêcheurs le rencontrent.

Chaque année, les pêcheurs américains, russes, anglais,



norwégiens et français, sont obligés de remonter plus au nord, parce que les animaux s'y réfugient et parce que d'immenses fleuves se dirigent vers ces latitudes. Les pêcheurs contribuent à la nourriture de l'homme pour des quantités qui atteignent cent millions de francs<sup>1</sup>, dans les seules pêcheries russes, très-bien décrites dans un curieux travail de M. Danilewsky, publié à l'occasion de l'Exposition universelle<sup>2</sup>. La pêche forme encore de hardis marins pour le service des États, et l'expérience des pêcheurs met plus qu'on ne le supposerait sur la trace des belles lois de la nature.

Il est maintenant constaté que la matière organique destinée à la nourriture de l'homme ou des animaux qui nourrissent l'homme, surabonde dans les contrées que

<sup>1</sup> 20,000,000 de roubles.

<sup>2</sup> *Coup d'œil sur les pêcheries en Russie, exposé statistique et technique, annexé à la collection des produits et outils de pêche envoyée par la Russie à l'Exposition universelle de 1867.* Paris, Librairie agricole.

Ce livre renferme de très-curieux détails. Un seul établissement, connu sous le nom de Bojii-prawisly (pêcherie divine), sur la Coura, prépare pour 500,000 roubles par an de poissons salés. Sur l'Oural, dont le cours appartient aux Cosaques, un vieillard, nommé gardien de l'Oural, indique quand la pêche peut commencer, et elle a lieu quelquefois par 8,000 personnes à la fois, en barque l'automne, sur la glace en hiver, par *artèles* ou associations de six à quinze pêcheurs, se servant de crocs. Dans la mer Caspienne, on chasse les phoques rassemblés sur les îles; on tue le premier rang; les autres ne peuvent franchir ce rempart de chair morte, et on en tue ainsi quelquefois 10,000 dans une nuit.

l'homme n'habite pas ; il contribue par ses poursuites à l'y accumuler, et il se forme ainsi hors de la portée de sa main destructive, pour ses besoins futurs, de vastes réserves de nourriture et de reproduction. Dans l'Océan, une partie de cette matière organique emprunte aux éléments de l'eau salée des coquilles qui la revêtent et la défendent jusqu'à la mort ; dans les eaux douces, sur le bord desquelles l'homme s'établit et qui sont ses premières routes, presque toute la matière organique se présente à l'état de poisson, sous la forme qui lui est utile, et c'est surtout à l'embouchure des fleuves, à la rencontre des eaux douces et des eaux salées, que ces poissons s'accumulent. Là, en effet, le lit est moins profond, il est en quelque sorte fumé par les fleuves qui arrivent chargés de substances entraînées par leurs ondes, le cours est ralenti, mille végétaux aquatiques dégagent de l'oxygène et s'entrelacent en forêts où les animaux viennent abriter les nids et déposer les œufs : ces eaux peu profondes et peu sapides se refroidissent les premières en automne, de manière à avertir à temps leurs habitants qui remontent alors les fleuves et gagnent la pleine mer. Or la rivière Mackenzie, la rivière Coppermine, et d'autres fleuves immenses se rendent au Nord de l'Amérique, les pêcheurs qui se sont engagés jusque-là y ont trouvé d'autres pêcheurs qui sont les Esquimaux, seuls posses-

*mais : gagnent-ils la pleine mer en remontant  
les fleuves ?*



seurs de ces richesses, très-habiles pêcheurs, dont le concours et l'exemple leur sera peut-être un jour extrêmement profitable.

Mais les pêcheurs eux-mêmes n'écrivent pas de livres ; nous ne savons pas ce qu'ils pensent des Esquimaux, et nous avons à interroger d'autres marins, non pas plus hardis, mais plus savants, les intrépides explorateurs des régions polaires ; leur nombre, et leur histoire fait honneur à l'humanité tout entière, à quelque nation qu'ils appartiennent, et l'on comprend que le roi Louis XVI ait écrit de sa main, pendant la guerre d'Amérique, des instructions qui ordonnaient de laisser passer et de traiter en neutres les vaisseaux du capitaine Cook.

Suivons les navigateurs du Nord pendant quelques instants.

## II

Trouver la route la plus courte de l'Europe aux Indes, à ces mystérieuses et merveilleuses régions qui ont de tout temps excité les désirs et les imaginations des navigateurs, des conquérants et des poètes, tel a été l'objet de toutes les grandes découvertes maritimes au nord et au sud du globe terrestre. Pour ne parler que du Nord, il y a trois siècles que le passage vers les Indes est cher-

ché vers le pôle, tantôt par l'Est, tantôt par l'Ouest, avec une infatigable énergie. La carte des régions arctiques est semée de noms qui rappellent des tentatives héroïques, enfin couronnées de succès.

Par une touchante inspiration, les navigateurs mêlent à leurs noms ceux des souverains, des ministres, des savants qui les ont encouragés, le prince Albert, Lancaster, Melville, Barrow, ou bien le nom des bons navires, abrités par le drapeau national, qui leur ont servi de patrie et de maison domestique, Erebus, Fury, Victoria ; ou bien encore ils caractérisent les lieux par des noms qui font image, le cap des Adieux, le cap du Retour, la baie de Miséricorde, et la carte du monde devient ainsi comme un monument à la fois glorieux et funèbre, couvert de noms, de pensées, de dates et de souvenirs. Les noms de la science, les noms de l'armée, les noms des hommes qui ont agi sur la civilisation du monde, sont bien nobles ; les noms de la géographie sont peut-être encore plus nobles ; on lit les premiers au coin des rues de nos villes ; les seconds sont donnés aux rues de l'immense Océan, à ses détroits, à ses rivages ; ils immortalisent au pied du drapeau de chaque nation les services rendus par l'héroïsme à la science et souvent achetés au prix de la vie.

Au Nord, presque tous les noms sont anglais. C'est d'a-



bord Willoughby, parti, en 1555, par l'Est et mort avec son équipage dans les glaces de la Laponie. En 1576, Martin Frobisher, parti par la route de l'Ouest, accomplit trois voyages, indiquant le but qui devait être atteint deux cent soixante-quatorze ans après lui, et il revient mourir obscurément sur les côtes de France, près de Brest, envoyé par Élisabeth avec des troupes au secours de Henri IV. Le seizième siècle vit encore les voyages de Davis, qui mourut tué par des pirates japonais (1585). Dans le dix-septième siècle les anglais Baffin et Hudson, dans le dix-huitième, le Danois Behring, envoyé par la Russie, d'après les instructions laissées par Pierre le Grand, donnent leurs noms aux deux mers que l'on peut appeler l'une à droite, l'autre à gauche, les deux portes de la mer Glaciale, et l'illustre capitaine Cook visite la partie de l'Amérique, dont Behring a laissé l'empire à la Russie. Mais c'est surtout au dix-neuvième siècle que revient la gloire d'avoir repris, mieux dirigé, et enfin mené à bien ces tentatives. L'honneur de l'initiative appartient surtout à sir John Barrow, l'honneur de l'exécution à Parry, Ross, Franklin et à un marin d'origine normande, le capitaine Robert Le Mesurier Maclure.

« Peut-être, écrivait sir John Barrow (en traçant, il y a soixante ans, le programme d'une expédition nouvelle), peut-être ces hardis marins ne réussiront-ils pas

dans leur entreprise ; mais ils ne peuvent pas manquer de réussir à étendre la sphère des connaissances humaines, et dès lors leur voyage ne sera pas inutile, car la science c'est la puissance, et la moindre parcelle de science peut être confiée en toute sûreté au cours du temps ; elle portera ses fruits pour le bien des hommes inévitablement<sup>1</sup>. »

Le Parlement anglais avait, dès 1816, promis une prime de 20,000 livres à ceux qui monteraient jusqu'au 74<sup>e</sup> degré latitude nord ; le capitaine Parry obtint cette prime ; il avait avec John Ross fait un premier voyage en 1818, puis il en tenta seul un second en 1820, un troisième en 1824, un quatrième en 1825, encouragé chaque fois par de nouvelles découvertes, et agissant de concert avec des explorations par terre confiées à un homme intrépide, engagé comme mousse, signalé par sa bravoure à Trafalgar, embarqué pour un voyage à la Nouvelle-Hollande, puis choisi pour commander, en 1818, un des deux navires chargés par l'amirauté de chercher un passage au Nord-Est par le Spitzberg. Cet homme était Franklin. C'est après la mémorable et périlleuse expédition de sir John Ross et de son neveu James Ross, expédition qui dura quatre années de 1829 à 1833, après d'autres expédi-

<sup>1</sup> *McClure's discovery of the North-West passage, 1850-1854*, edited by commander Gerard Osborn. London, 1856.



tions moins célèbres de Back, Dease et Simpson, que repartit en 1845, à soixante ans, l'infatigable Franklin, accompagné de 168 hommes d'équipage, pour ne plus revenir. De 1849 à 1854, grâce à l'héroïque insistance de lady Franklin, quatre expéditions ont été envoyées, vingt millions ont été dépensés, à la recherche de ces vies précieuses. En 1844, les débris de l'équipage furent retrouvés, de manière à ne plus laisser douter de la fin tragique de l'expédition, par des Esquimaux qui firent au docteur Rae un récit détaillé.

C'est en recherchant Franklin que le capitaine Maclure découvrit le fameux passage Nord-Ouest. Parti en 1850 par le détroit de Behring, il hiverna deux années de suite dans les glaces, et après le second hiver (11 avril 1852), pendant lequel le thermomètre centigrade atteint un jour 54° au-dessous de zéro, il se disposait à renvoyer son équipage en traîneau, et à abandonner le navire, lorsque se promenant sur la mer gelée, il aperçut de loin un homme qui courait à lui; c'était le lieutenant Pim, membre de l'expédition du capitaine Kellett, envoyée à sa recherche et qui avait hiverné d'un autre côté. Enhardi par cette rencontre providentielle, le capitaine Maclure conçut alors le courageux projet de revenir sur la glace vers la baie de Baffin, et ayant ainsi franchi 470 milles, il put annoncer à l'Angleterre que le passage Nord-Ouest

était découvert (octobre 1863). Aucun navire ne l'a traversé, mais les navigateurs ont exploré des deux côtés ses approches, et Maclure a suivi en traîneau ou à pied tout le parcours intermédiaire. La grande médaille de la Société de géographie de Paris lui a été justement décernée en 1855.

Avec ce voyage, avec ce nom, se termine la série des expéditions de notre siècle, mais déjà d'autres problèmes sont posés. Y a-t-il au nord, plus au nord, une mer libre, soumise à une température moins basse? Les plus savants géographes sont d'accord avec les navigateurs pour le supposer. Ne serait-il pas possible de trouver un autre passage libre, non plus à l'ouest, mais à l'est du détroit de Behring? Un ingénieur français, M. Lambert, qui avait proposé de partir dans cette direction et se croyait certain du succès, est mort avant d'avoir réalisé son projet<sup>1</sup>.

Déjà notre siècle, après tant de résultats chèrement acquis, peut ajouter fièrement à son histoire cette page pleine de grandeur et de beauté. Au nom de Parry, de Ross, de Franklin, de Maclure, méritent d'être associés les noms de l'Anglais Booth, qui paya de ses deniers

<sup>1</sup> *Projet de voyage au Pôle nord, 1866.* — *La Question du Pôle nord, 1867*, par Gustave Lambert, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, Arthus Bertrand.



l'expédition de Ross en 1829, de l'Américain Grinnell, qui fit à ses frais, en 1850 et 1853, armer deux expéditions à la recherche de Franklin, et surtout le nom de cette femme sublime qui, après avoir consacré sa vie et sa fortune à retrouver son mari, a composé pour être placée aux lieux témoins de sa mort, cette inscription touchante :

« A la mémoire de Franklin, et de tous ses généreux compagnons qui ont souffert et péri pour la cause de la science et le service de leur pays, ce marbre est élevé près du lieu d'où il sont partis pour vaincre les difficultés ou mourir. Il rappelle le souvenir de la douleur de leurs concitoyens et de leurs amis qui les admire, de l'affliction, soumise à la foi, de celle qui a perdu dans le chef héroïque de l'expédition le plus affectionné des époux. 1855<sup>1</sup>. »

On aurait pu joindre à cette épitaphe le mot d'un navigateur du seizième siècle : *Heaven is as near by water as by land*, le ciel est aussi proche par eau que par terre. Je l'emprunte au journal d'un lieutenant français, Bellot, qui a deux fois brigué l'honneur de faire gratuitement partie des expéditions envoyées par lady Franklin, et qui a trouvé la mort dans la seconde, le 18 août 1853,

<sup>1</sup> *Coup d'œil d'ensemble sur les différentes expéditions arctiques*, par V.-A. Malte-Brun. 1855.

à vingt-sept ans<sup>1</sup>. Ce nom français unique fait plaisir à rencontrer au milieu de tant de noms anglais. Bellot était le fils d'un maréchal-ferrant de Rochefort. Élève boursier de l'École de marine, il avait été décoré à vingt ans, pour une blessure bravement reçue à Madagascar. La rencontre dans les mers du Sud d'un voyageur et d'un écrivain bien connu et fort aimé, M. Marmier, l'émotion produite en Europe par le sort de Franklin, déterminèrent ce jeune officier à partir pour le Nord, et à quitter momentanément la marine française à laquelle il allait faire tant d'honneur, et sa famille à laquelle il écrivait cette belle parole : *Je vous recommande le courage plutôt que la résignation*. Je voudrais faire lire à tous les jeunes hommes le journal du voyage de Bellot. On le suit avec une inexprimable émotion, à bord du *Phénix*, sous le commandement du vieux puritain Kennedy, au milieu de braves gens, qui ont fait vœu de ne pas boire de vin, qui prient ensemble, lisent ensemble Shakespeare, risquent leur vie en riant, et sont forcés d'admirer ce petit Français, toujours de bonne humeur, parlant du « cher bruit de la forge de son père, » dur à la fatigue, docile au commandement, insouciant devant le péril, fidèle à Dieu

<sup>1</sup> *Journal d'un voyage aux mers polaires*, par le lieutenant de vaisseau Bellot. Paris, Perrotin, 1854. — Voy. aussi *Œuvres choisies de Jean Reynaud*, lectures variées, p. 45. Paris, Furne, 1866.



et à son épaulette, qui s'en allait au pôle nord chercher la gloire et la mort, en 1851 et 1852, pendant que la France changeait de gouvernement. Ce journal est un modèle de style, car il a le mouvement, la précision et la couleur, dons inimitables de celui qui a vu, touché, souffert ce qu'il raconte ; il est surtout un modèle d'héroïsme tranquille et persévérant, caractérisé par ces mots : « Je n'ai point été élevé dans une boîte à coton... J'ai confiance en Dieu, et ce que les forces humaines peuvent accomplir, je le ferai. »

De tous les navigateurs dont j'ai lu les récits, Bellot est celui qui a le mieux peint les Esquimaux. Il a été frappé de leur douceur et de leur courage. Il les croit sans culte, et cependant ils reconnaissent un Dieu et une âme, enterrant leurs morts sous des pierres, afin que l'esprit puisse s'envoler par les interstices<sup>1</sup>. Ils n'ont pas de gouvernement ; la faim les gouverne et compte toutes leurs heures. Ils n'ont pas de signe de deuil ; le plaisir de vivre ne leur apprend pas à détester la mort. S'ils sont doux, ils ne sont pas tendres ; leurs femmes sont pour eux des servantes, et ils laissent mourir sans les pleurer

<sup>1</sup> Les missionnaires nous apprennent que les Esquimaux croient à un bon et à un mauvais esprit. Ils nomment ce mauvais esprit, le *Torngak*, et ils ont pour le conjurer des sorciers ou *Angekok*. Ils ont la tradition d'un déluge.

les vieillards et les enfants qui sont des bouches à nourrir. Ils aiment la musique, et ils apprennent sans trop de peine à chanter. Ils n'ont pas de lois, de juges ou de prisons ; le talion est à la fois tout cela. Ils savent tracer des cartes, et les navigateurs ont tous reçu d'eux des renseignements exacts sur la configuration des côtes.

Quelques animaux les entourent sur la terre. La peau imperméable ou fourrée de ces animaux est précisément ce qui convient pour couvrir le corps dans des contrées où il est tour à tour glacé par l'eau qui se gèle ou mouillé par la glace qui se fond. Sur la mer, ils sont visités par les baleines et surtout par les phoques. La chair de ces mammifères marins est riche en carbone, et elle rallume le sang comme le charbon rallume le feu. Les Esquimaux sont malpropres, et comment ne le seraient-ils pas ? pendant six mois au moins, ils ne voient pas une goutte d'eau dégelée, ils n'ont pas de bois pour faire du feu, et ils vivent dans l'huile et la graisse de poisson. L'huile est pour eux à la fois aliment, médicament, substance industrielle et éclairage. Ils sont à plus de 4,200 lieues de la région du blé, l'herbe ne pousse presque pas sur leur terre. Ils ne peuvent pas nourrir des rennes ; ils entretiennent des chiens carnivores comme eux. Pas de métaux pour forger des instruments ; la pierre en tient lieu. Allez



voir dans les galeries de l'histoire du travail les haches en pierre des races celtiques, et vous retrouvez ces contemporaines du déluge dans les mains des Groënlandais aujourd'hui vivants. La terre a ses dates écrites dans les couches géologiques, et l'humanité retrouve la chronologie de son histoire dans les races des divers climats. Le climat a ses couches comme le sol. Les voyageurs de ces régions ont le soin de cacher sous des huttes de pierre ou *cairns*, des provisions destinées aux voyageurs qui viendront après eux : il y a ainsi à la baie Fury, au port Léopold, des amas de provisions, viande salée, huile, instruments, couvertures. Et il semble que le premier visiteur du globe, le Créateur, ait eu les mêmes attentions pour les futurs habitants, enfermant sous la forme du phoque, de la viande, de l'huile, de la peau, des os propres à fabriquer les instruments qui servent à la coudre, en même temps qu'il donnait à cet animal assez d'agilité, de finesse pour que le pêcheur en se mettant à sa poursuite, fût forcé d'exercer la vigueur et l'audace dont il avait besoin.

A fabriquer, à manier son traîneau ou sa barque légère, l'Esquimau n'a pas d'égal dans le monde; l'Arabe ne mène pas mieux son cheval. C'est à l'Esquimau qu'aurait dû être décernée la première médaille accordée par le jury de l'Exposition universelle aux rameurs. Pendant

six mois, il brave le froid, la mer, l'orage, l'avalanche, la nuit, la distance, pour arriver péniblement à se rendre maître de la nourriture qui soutiendra pendant toute l'année la pauvre vie de sa famille. Puis, après cet effort, et sentant venir la nuit, l'Esquimau se bâtit une maison en bois, quand il trouve du bois, en pierre quand il n'a que des pierres, en glace quand il n'a que de la glace. Les modèles de ces huttes de bois, de pierre, de glace, figuraient à l'Exposition. Un missionnaire catholique<sup>1</sup> a vu fabriquer en deux heures une de ces maisons de glace taillée avec des dagues (travik) par grands morceaux comme des pans de murailles posés l'un sur l'autre, puis arrosés d'eau qui se gèle aussitôt et ferme les joints comme le ciment le plus solide; on laisse un trou pour s'y glisser; à l'intérieur, les peaux servent de lits, et de la mousse placée sur une pierre et imbibée d'huile de baleine tient lieu de lampe (krolerk); un dernier pan de glace est tiré sur les habitants et clôt l'entrée en laissant un peu d'air. Viennent la nuit, l'orage, la pluie, la grêle, la maison de glace résiste et à son abri la chaleur entretient la vie. Singulière image de la vie elle-même ou plutôt de la résignation courageuse de l'homme contre les rigueurs de la destinée; il sait se servir de l'obstacle, le façonner

<sup>1</sup> Lettre du P. Petitot, datée du village esquimau de Vullu-Malok, à l'embouchure du fleuve Anderson, 68°, 50 latitude nord, le 21 mars 1855.



sous sa main intelligente, s'enfermer sous la neige, obliger la neige à le défendre contre l'hiver, vaincu et pourtant vainqueur, puisqu'il résiste et ne succombe point.

Dans de telles luttes, l'Esquimau devient insensible à la fatigue; en proie à de tels besoins, il est vorace, quand il peut les satisfaire, et la faim le pousse parfois, dit-on, jusqu'à l'anthropophagie. Six Esquimaux peuvent dévorer un ours en une nuit. L'Esquimau n'est pourtant point méchant, il ne connaît pas les armes destructives, il a le regard doux, il est serviable pour les navigateurs, et quand ils lui offrent des verroteries, de l'or ou du fer, il choisit le fer, et refuse ce qui est inutile. En vérité, quoiqu'il soit laid, petit, malpropre, dur, glouton, cependant ce rejeton de la famille humaine n'est pas sans quelque grandeur, lorsqu'on se le représente en face d'une nature sans beauté, sans pitié, hostile, meurtrière, implacable, dont il se sert pourtant et sur laquelle il exerce, comme les autres hommes, sa part de domination.

Est-il heureux? Cette question inquiète beaucoup le lieutenant Bellot, et il a plus de peine à se décider que M. de Chateaubriand, parce qu'il voit de ses yeux ce que le grand écrivain s'est plu à imaginer. On connaît cette belle page du *Génie du Christianisme* :

« Qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimau dans son épouvantable patrie? Que lui font les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, nos palais auprès de son trou enfumé? Il s'embarque au printemps avec son épouse sur quelque glace flottante. Entraîné par les courants, il s'avance en pleine mer sur ce trône du Dieu des tempêtes. La montagne balance sur les flots ses sommets lumineux et ses arbres de neige, les loups marins se livrent à l'amour dans ses vallées, et les baleines accompagnent ses pas sur l'Océan. Le hardi sauvage, dans les abris de son écueil mobile, presse sur son cœur la femme que Dieu lui a donnée, et trouve avec elle des joies inconnues dans ce mélange de voluptés et de périls<sup>1</sup>. »

Belle description, si elle était exacte !

Le poète Campbell a décrit aussi l'Amérique russe, et il parle des *longs hurlements des loups sur les rives d'Ounalaska*. Or le capitaine Cook, qui a visité deux fois ce pays, insiste, par un hasard singulier, sur ce fait qu'il ne contient pas de loups<sup>2</sup>.

De même, M. de Chateaubriand a vu en poète le Labrador. L'Esquimau n'emmène pas sa femme à la pêche, il ne la presse pas sur son cœur, il ne s'embarque pas

<sup>1</sup> Liv. V, chap. xiv.

Discours de Charles Sumner.



sur la glace flottante. Il n'y a pas de hautes montagnes au Labrador, et les sommets n'y sont pas couverts d'arbres. Il n'y a de vrai que le *trou enfumé*, et Bellot va nous en donner la description d'après nature :

« Je cherchais vainement la porte ; il me fallut l'aide d'un des assistants pour deviner qu'une ouverture, à peine de deux pieds de haut, recouverte d'une peau, était la porte. Des bouffées chaudes et chargées de fétides émanations y arrivent ; je sens s'ébranler mon courage, mais enfin je pénètre dans l'intérieur de la hutte, après avoir rampé, sur une longueur de deux mètres ; dans une sorte d'égout aux murailles humides, dont le pied repose dans une boue détrempée de sang, d'eau, d'huile et de graisse... Une enceinte rectangulaire de pierres, recouverte à l'extérieur d'une épaisse couche de terre et à l'intérieur de trois ou quatre planches, forme la charpente de la hutte ; de chaque côté de la porte, au fond, une sorte de treillage à un pied du sol et de trois à quatre pieds de large, recouvert de peaux, sert de lit et de table. Dans l'espace du milieu, qui a à peu près trois pieds, pend une moitié de phoque, dont la graisse a été enlevée, mais dont les chairs saignantes sont foulées aux pieds, et qui est à la portée des appétits des hôtes de la hutte.

« Sur un des côtés, une vieille femme presque aveugle, aux paupières rouges, aux jambes et aux bras nus,

aux mèches grisonnantes, coud des peaux qu'elle remue avec ses pieds et ses mains... Près d'elle est couché son fils, le maître de la maison, qui se met sur son séant pour me faire honneur. Au fond, une jeune femme presque nue, allaite un enfant nu qu'elle tient d'une main, tandis que de l'autre elle ramasse à la hâte quelques peaux qui forment ses vêtements. Deux lampes, où brûle une huile fétide, éclairent et chauffent la hutte.... Point d'ouverture qui laisse échapper la fumée; un seul trou près de l'entrée voilé par des minces enveloppes d'intestins et de boyaux... Comment des êtres humains peuvent-ils vivre dans de telles conditions<sup>1</sup> ? »

« Ce barbare a de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état au nôtre, » écrit hardiment M. de Chateaubriand, mais le paradoxe est trop fort. La prétendue indépendance du sauvage est l'isolement et l'impuissance, hors de toute vie sociale. Le mal du pays qu'il éprouve quand on le déplace, n'est pas la preuve du bonheur, il est la preuve de l'âme qui embellit les objets, il est le sentiment du malaise craintif que l'indigent et l'orphelin éprouvent au milieu d'une famille opulente et nombreuse, il est l'heureux aveuglement de l'habitude

<sup>1</sup> P. 54. La hutte décrite par Bellot au Groënland est tout à fait semblable à la hutte habitée et décrite par le P. Petitot, chez les grands Esquimaux du fleuve Anderson.



qui plie l'homme à sa destinée ; enfin la nostalgie du pauvre Esquimau est une sorte de loi comme la pesanteur qui fait retomber la pierre au point où l'ordre de Dieu l'a placée. Il n'a pas nos besoins, dit-on, cela veut dire qu'il n'a aucune de nos satisfactions ; il ne connaît ni les jouissances du bien-être individuel ni les jouissances de la vie sociale ; l'homme civilisé peut, dans les moments difficiles, retrancher sur son abondance et se prêter aux variations de la fortune ; pour le sauvage, dont le seul besoin satisfait est la faim, un degré de moins, et il tue, et s'il ne tue pas, il meurt.

Faisons donc trêve aux dissertations sur le bonheur de la vie du sauvage, et demandons-nous plutôt s'il y a quelque moyen de porter à ces peuples si mal doués un peu de bonheur. Jusqu'ici nous avons suivi les chasseurs, les baleiniers, les navigateurs, et nous savons déjà que les Esquimaux ne sont pas dénués d'intelligence, de courage, et de quelques bons sentiments. Mais nous savons aussi qu'ils habitent un pays horrible, qu'ils sont eux-mêmes pauvres et laids. Leur portrait physique et moral se résume dans cette phrase du grand ouvrage de Morton sur les crânes et les caractères physiologiques des peuples de l'Amérique<sup>1</sup>. « Avec le nez enfoncé entre les os

<sup>1</sup> Morton, *Crania americana*, Philadelphie, p. 53.

proéminents des deux joues, les yeux bridés, une bouche énorme et béante, les cheveux plats, la taille courte, ils offrent le type le plus repoussant de toute l'espèce humaine : *most repulsive of the human species*. En outre, on peut appeler leurs vertus l'absence de certains vices. »

Sur ce portrait, qui donc les aimera? Dans ce pays, qui donc ira partager leur sort? Quel est donc le plongeur assez hardi, assez patient, assez dévoué, pour se précipiter dans cet abîme de dangers à courir, de misères à affronter, de répugnances à surmonter? Les pêcheurs et les savants qui ont rencontré les Esquimaux n'allaient pas leur rendre visite. Ils couraient à la recherche de la richesse ou de la science. Mais qui donc ira chez eux pour eux? « Pauvres Esquimaux, s'écrie Bellot, qui se vouera à vous civiliser<sup>1</sup>? »

### III

Il est au milieu de l'Europe, en France et en Allemagne, deux maisons d'où partent à peu près chaque année des hommes et des femmes qui se chargent de répondre à cette question. D'Allemagne, il part pour le

<sup>1</sup> P. 112.



Groënland et le Labrador, des ménages de frères et de sœurs Moraves. De France, il part pour la rivière Mackenzie et l'Océan glacial, des prêtres catholiques, portant le nom d'Oblats.

Ce sont les derniers témoins que nous ayons à interroger ; avant de les interroger, faisons connaissance avec eux.

On sait quelle est l'histoire de la communauté chrétienne connue sous le nom de *Frères Moraves*<sup>1</sup>. Ils font remonter leurs origines jusqu'à la prédication du christianisme parmi les Slaves au neuvième siècle, et ils se rattachent surtout aux disciples de Jean Huss, persécutés en Bohême et en Moravie, au quinzième siècle, mais il est certain que ces disciples n'existaient plus, au moins à

<sup>1</sup> Je dois à l'obligeance de M. Vernes la communication des documents qui suivent : *Histoire de l'Église des Frères de Bohême et de Moravie*, par Bost, 1844. — *L'Œuvre de l'Église des Frères au milieu des peuples chrétiens*, par Tietzen, 1861. — *L'Église de l'Unité des Frères*, par Halm, 1862. — *Verlasz der allgemeinen Synode 1857*. — *Verlasz der provinzial Synode*, 1862. — *Vie et Doctrine des Moraves*, par C. Martin, manuscrit, 1865. — *Report of the Committee of the London Association in aid of the Mission of the United Brethren commonly Called Moravians*, 1866.

M. Micheli, de Genève, a bien voulu me prêter la correspondance manuscrite, aussi touchante qu'instructive, qu'il entretient avec les Frères et les Sœurs Moraves du Labrador, et me communiquer une *Vie de Zinzendorf*, par Bovet, deux *Lettres sur les Missions chez les païens* (1860), et une *Notice sur l'introduction du Christianisme chez les Esquimaux du Labrador* (1846) ; cette dernière notice, dont M. Micheli est l'auteur, est une page d'histoire infiniment précieuse.

l'état de secte distincte, à la fin du dix-septième siècle. Quelques protestants disséminés dans ces mêmes provinces de l'empire d'Autriche s'étaient réfugiés, soit dans la Silésie, qui relevait alors de la même couronne, mais où Charles XII avait obtenu le maintien pour ses coreligionnaires de quelques *Églises de faveur*, dont le centre était l'Église de Teschen, soit dans la haute Lusace, région voisine qui forme l'extrémité nord-ouest du royaume de Saxe. C'est là, dans le village de Bertelsdorf, sur la route de Zittau à Lobau, qu'habitait le comte de Zinzendorf, jeune seigneur saxon, qui recueillit sur ses terres quelques-uns des réfugiés de Moravie, un menuisier, nommé Christian David, deux couteliers, les frères Neisser, et les établit en 1722 sur la petite montagne du Hutberg, dans un endroit auquel fut donné et est demeuré le beau nom de Garde de Dieu, *Herrnhut*.

Zinzendorf est le véritable fondateur des frères Moraves.

Il avait alors vingt-deux ans, étant né à Dresde en 1700. John Wesley naquit en 1703. Zinzendorf, à la même époque, fut le Wesley de l'Allemagne. C'était un homme fort extraordinaire. Il était venu à Paris à dix-neuf ans, pendant la Régence, dans l'année même où l'influence de Law et de Dubois étaient au comble, et au lieu de se livrer au plaisir, il écrivait à un ami : « Tout ce monde



me paraît fade. *O splendida miseria!* » Il avait recherché et obtenu l'amitié du cardinal de Noailles, avec lequel il aimait à causer de théologie. A l'université de Halle, où il avait fait ses études sous les yeux du pieux et savant Franke, avant de les terminer à l'université de Wittenberg, il s'était lié avec un jeune Suisse, le baron de Watteville, et trois autres amis, et dès 1715 ils avaient fondé ensemble une sorte d'association pieuse sous le nom bizarre d'*Ordre du grain de sénevé*, et ils s'étaient promis de travailler à la conversion des païens, tout en devenant les premiers dans l'étude du grec, du latin, du français. Un moment conseiller à la cour de Dresde, le comte de Zinzendorf était revenu habiter ses terres, après son mariage avec une comtesse de Reuss ; il y avait appelé Watteville, deux pasteurs, et ils évangélisaient ensemble le village, pensant toujours à évangéliser le monde, lorsque ces trois paysans de Moravie vinrent à eux. Dix ans après, une communauté était formée. Zinzendorf en fut le législateur, l'organisateur, l'apôtre, puis le prêtre, même l'évêque. Je ne dirai rien de sa législation un peu compliquée, parfois subtile ; je ne parlerai point de la piété un peu bizarre, quelquefois infantine, de la nouvelle communauté. Que l'on pense ce que l'on voudra de ces formes, et même de l'homme ardent, violent, mais irréprochable et infatigable, qui en fut

l'auteur, mais que l'on n'oublie pas qu'à trente-deux ans, en plein dix-huitième siècle, au fond d'un village de l'extrémité de la Saxe, il avait réuni et inspiré tant d'hommes dévoués, qu'il pouvait envoyer des missionnaires, en 1732, aux Indes orientales, en 1733, au Groënland, en 1735, aux Indiens du haut Canada, en 1737, au cap de Bonne-Espérance, en 1738, à la Guyane, en 1741, à Philadelphie, en même temps qu'il fondait des établissements en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Hollande, en Angleterre, en Russie, allant voir en 1738 à Londres John Wesley, avec lequel il ne put s'entendre, passant aux Antilles en 1739, retournant en Amérique en 1740, lapidé en 1741 à Genève, qu'il trouve à peu près aussi corrompue que Paris, entraînant partout des disciples, et laissant partout des exemples, des discours et surtout des cantiques que son âme poétique improvisait et laissait couler sans cesse, fondant à peu près une maison par an jusqu'à sa mort ! Il mourut en 1761, dans les bras de Jean de Watteville, fils de son ami, en murmurant ces mots : « *Mon Dieu, il fait bon se reposer.* » Les fondations du comte de Zinzendorf ont duré, elles durent encore ; elles rattachent à l'Évangile, aux espérances éternelles et à la vie honnête environ 80,000 chrétiens.

On se demande pourquoi de grandes villes se sont fon-



dées sur une colline, au bord d'une forêt ? Parce que les hommes ont trouvé dans le voisinage une source inépuisable, une mine d'or, ou simplement une vue merveilleuse dont la beauté les a ravis ! Les richesses et les beautés de l'ordre moral sont plus attachantes encore. Comment les Esquimaux, les Cafres et les Hottentots, les Groënlandais, les esclaves des Antilles, ont-ils eu des amis et connu le vrai Dieu de l'Évangile ? Parce qu'un gentilhomme saxon et quelques artisans moraves, cherchant ensemble de bonne foi le royaume de Dieu, il y a cent cinquante ans, dans un village inconnu, ont pensé à l'abandon des derniers nés de la famille humaine<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette petite communauté de chrétiens, qui a beaucoup frappé madame de Staël (*de l'Allemagne*, IV<sup>e</sup> partie, ch. III), mériterait une étude à part. Elle vit sans division et sans réforme, quoique non sans épreuves depuis deux siècles. Les traditions encore vivantes dans son organisation et dans sa doctrine prouvent qu'elle remonte au delà de la Réforme, car elle porte dans les traits de sa physionomie des ressemblances et des airs de famille catholiques. Elle a pour pouvoir législatif et dogmatique des *synodes* qui sont de petits conciles, pour pouvoir exécutif des *anciens*, élus par le synode et dont la *conférence* est une sorte de sacré collège ; elle avait même un chef des anciens, qui ressemblait fort à un pape, jusqu'en 1740, époque où le synode proclama que le Seigneur était l'ancien et que les autres anciens n'étaient que ses vicaires ; elle a des *évêques*, quoique sans diocèse limité, pour transmettre l'ordination ; elle a des *prêtres*, quoique sans pouvoir défini ; elle a des *chœurs*, fort semblables aux confréries, et des *aides de chœur* pour avertir de leurs fautes les membres de ces chœurs ; elle a des sacrements, des images, des fêtes, une liturgie, des cantiques, dont les expressions révèlent une piété raffinée, des séminaires, des orphelinats. Ce gouvernement, à la fois théocratique, aristocratique et démocratique, s'unit à des usages tout à fait singuliers, et aux-

C'est un missionnaire morave, nommé Mierching qui servait de guide et d'interprète au capitaine Maclure dans sa mémorable expédition, et, dans son journal, le grand navigateur exprime le vœu « que les Moraves se répandent au milieu de ces pauvres et intéressants pêcheurs du pôle, séparés du monde par le climat, refoulés par des Indiens sanguinaires, et errant sur les rives les plus lointaines d'un territoire affermé à une compagnie de marchands de fourrures dont les dividendes dépendent de la

quels convient le nom de *socialisme mitigé*. Les enfants, filles ou garçons, absolument séparés pendant toute leur jeunesse, sont élevés par la communauté, jamais dans la famille. Il y a pour les non-mariés de chaque sexe des ateliers et des commerces entrepris aux frais et au profit de la communauté, et de ce travail sans salaire, où l'ouvrier, défrayé de tout, n'a rien à dépenser, mais rien à recevoir, résulte la suppression de la pauvreté, mais aussi l'impossibilité d'atteindre à la richesse; pas de souffrance, mais pas d'esprit d'entreprise. Le mariage affranchit de cette vie en commun; mais, pour se marier, le jeune homme ne connaît pas de femme, il la demande aux anciens, ils la lui désignent, et souvent par le sort, expédient très-ordinairement employé par les Moraves, nullement par esprit de fatalisme, mais au contraire par une sorte de confiance naïve dans l'assistance continue de Dieu.

Cette organisation est compliquée et singulière; mais la forme du flambeau est bien peu de chose, pourvu que la flamme ne s'éteigne pas. Or, la foi ardente des Moraves dans la personne divine du Christ, la simplicité laborieuse de leur vie, l'union vraiment fraternelle des membres, font de cette communauté la plus croyante, la plus tolérante et la plus agissante des sectes du protestantisme contemporain. Partagés entre l'éducation, la charité, le travail manuel et les missions chez les Esquimaux, les Noirs et les Hottentots, les Moraves forment un groupe de 20,000 chrétiens, bien-faiteurs de 80,000 païens; un tel service rendu sans bruit mérite assurément le respect.



multiplication des animaux plus que de celle des hommes... Un homme comme M. Mierching, ajoute M. Osborne, révolutionnerait en peu d'années cette race docile. Rien ne mettait en défaut cet homme rare ; il excellait à fabriquer des chaussures, à pêcher un poisson, à bâtir une cabane, à chanter une chanson, à jouer de la guitare, énergique, toujours content, rompu à une vie d'épreuves<sup>1</sup>. » Ce M. Mierching était Saxon, et il avait été missionnaire au Labrador.

C'est en 1771 et sur la demande d'un pauvre charpentier nommé Jens Haven, qui fit trois voyages au Labrador, et vécut seul au milieu des Esquimaux dont il apprit la langue, que les Moraves se sont établis sur cette côte si mal nommée par les Portugais terre de labour. Mêlant aux noms du pays les souvenirs sacrés de l'Évangile, ils ont appelé Naïn la première station, située au 57° degré de latitude nord, puis fondé Okkak, à 50 lieues plus au nord, en 1776, Hoffenthal, en 1782, Hébron en 1825, Tsoar, en 1864. Tous les ans, des ménages de jeunes gens saxons, danois ou suisses, partent pour le Labrador. Ils s'embarquent à Londres sur un navire appartenant à la Mission, et qui a toujours le nom d'*Harmony*. Ce navire ramène en Europe les enfants des

<sup>1</sup> P. 98, ch. VIII.

missionnaires, car le climat les tuerait, et les apôtres du Labrador sont forcés de s'imposer cette privation cruelle. *L'Harmony* apporte des provisions, il emporte des fourrures et des produits du Labrador, il se charge des correspondances, il amène quelquefois des amis. Son arrivée dans chacune des stations est le grand événement de l'année; Européens et Esquimaux l'attendent, le saluent, l'entourent ; quelques jours se passent dans la joie, comme le moment du parloir pour un prisonnier. Puis il s'éloigne, et en voilà pour un an. Les missionnaires du Groënland, et surtout ceux qui évangélisent l'intérieur des continents, ne connaissent pas cette joie.

Il y a, sur le bord du lac de Genève, plusieurs familles chrétiennes qui entretiennent une correspondance suivie avec les Frères et les Sœurs Moraves du Labrador. J'ai lu ces lettres, et je voudrais les citer toutes, principalement celles des Sœurs. Je me borne à extraire deux phrases d'une lettre écrite en 1863 par une Sœur Morave suisse; elle raconte son arrivée, après un voyage que la rencontre d'énormes montagnes de glace faillit rendre funeste :

« Quand nous fûmes à 7 milles de la côte, le capitaine fit tirer deux coups de canon, auxquels répondit bientôt le canon du rivage. Un drapeau rouge parut à l'horizon. Il s'élevait, nous dit-on, sur la maison de la Mission,



mais la maison même nous était cachée. Ce drapeau, hissé par des mains amies, nous réjouit le cœur. Bientôt, nous vîmes les Esquimaux accourir de tous côtés dans leurs kajaks, et quand nous avons jeté l'ancre, ils ont entonné un cantique de réjouissance.... Femmes et enfants nous attendaient sur le rivage. Quelques-uns des gros chiens de la contrée vinrent aussi nous reconnaître. Les Esquimaudes me parurent toutes avoir la même figure. Elles ont de grosses joues rouges, les cheveux noirs attachés en arrière, comme les Chinoises, avec un ruban rouge. Je remarquai que quelques-unes portaient des tresses, et l'on m'expliqua que c'étaient celles admises à la sainte Cène. Quant aux hommes, ils sont de fort petite taille et leurs cheveux descendent sur le front... Ces pauvres gens nous regardaient avec curiosité. Ils aiment quand on leur sourit, m'avait-on dit, et je n'avais point d'efforts à faire pour témoigner de la bienveillance à ceux auprès desquels la main du Seigneur nous a conduits.... Ma peine était de ne pouvoir encore leur dire un seul mot. Come je vais m'encourager à apprendre leur langue ! Leur bonjour, quand ils se saluent, signifie : *Sois fort !*... Adieu ! Que le Seigneur soit avec vous sur les riantes rives du Léman, et avec nous sur les plages rocailleuses et monotones du Labrador. »

Il y a des missionnaires qui demeurent sur ces terres

froides, grisâtres, sans charme et sans grandeur, pendant quinze ou vingt ans, et des femmes jeunes et délicates, qui apportent d'Europe des fleurs et des tourterelles, s'habituent peu à peu à vivre là, au milieu d'Esquimaux bêtes, laids et malpropres, n'ayant d'autre joie que de leur faire du bien, et si peu de distractions que le clapotement de l'eau qui dégèle, et s'anime du libre mouvement de la vie, leur semble une douce musique<sup>1</sup>. Quel contraste avec le tourbillon de nos villes qu'une telle vie, où le passage d'un ours, le vol d'un oiseau, le cri d'un phoque, est un événement ! Comme on comprend ce mot d'une autre jeune femme : « L'attente patiente en regardant à Dieu est un apprentissage que nous faisons au Labrador. »

Cette attente est du moins récompensée. Il faut tout apprendre à ces ignorants, même à se donner la main et à témoigner quelque sensibilité, encore plus à se nettoyer, à se mieux vêtir, à cultiver un peu de terre en écartant la neige, à ne pas abandonner leurs enfants ou leurs malades, puis à lire, à écrire, à chanter, à tenir leur parole, à croire en Dieu et non pas aux sorciers. La difficulté

<sup>1</sup> Une Sœur Morave allemande écrit le 1<sup>er</sup> août 1866, de Nain : « Un homme arrivé l'autre jour de Terre-Neuve a apporté la nouvelle d'une grande guerre entre l'Autriche et la Prusse, mais cela nous ferait trop de peine ; nous aimons mieux croire que c'est quelque faux bruit qui s'est grossi en passant de bouche en bouche. »



est de les réunir. La nuit dure du 26 novembre au 6 janvier, à peu près deux mois, l'été est tout entier occupé par la chasse et la pêche. Avant de lutter contre l'ignorance, il faut d'abord vaincre la faim, le froid, la distance, la nuit. Les missionnaires font l'école, et ils vont visiter les malades. Il est curieux de les voir recourir aux usages catholiques, avoir avec les païens ce qu'ils appellent des entretiens particuliers, ne les admettre à la Cène, qu'après cette confession, et multiplier les fêtes. En Europe, les fleurs accompagnent les fêtes ; la nature est elle-même un temple paré ; là-bas les fêtes de la religion avec les rubans, les chants, les lumières, viennent interrompre la monotonie de la nature, fêtes des veuves, des mariées, des jeunes filles, des garçons, des vieillards, fêtes de Noël, avec des repas fraternels, fête des Pâques, où les missionnaires ont coutume de venir avec les Esquimaux la nuit dans le cimetière couvert de neige pour voir le soleil se lever, en signe de résurrection, sur le blanc linceul des tombeaux. Peu à peu l'intelligence s'ouvre, le cœur s'attendrit, et ces pauvres gens si maltraités par la nature qui les entoure, sont étonnés et réjouis à la bonne nouvelle que Dieu a visité la terre. Un vieil Esquimau écrivait, en 1864, à un Genevois : « Jésus m'aime, et il t'aime, frère. Je serai heureux de te voir un jour près de lui. » Les stations des Moraves deviennent peu à peu

le centre de villages chrétiens, sur toute cette côte lointaine, où le naturaliste se réjouit de trouver les premiers germes de la vie végétale et animale, quelques fleurs, un petit nombre d'animaux, quelques échantillons curieux, et où le moraliste doit être plus heureux encore de trouver, avec les signes de l'empire de l'homme le plus abaissé sur la nature la plus redoutable, les éclairs de l'esprit qui s'éveille, les semences d'une civilisation meilleure, et ce que l'on peut appeler les premières ondes de la conscience qui se fond, se réchauffe et s'anime, comme la neige de ces contrées se dégèle sous des rayons plus vifs.

La vie de ménage des Moraves est un grand exemple pour les Esquimaux groupés autour d'eux, mais elle est évidemment un obstacle sérieux à leurs lointaines excursions. Le missionnaire catholique ne connaît pas ces obstacles ; il est soldat, il ne se marie pas, il a tout sacrifié, il va au bout du monde. Le missionnaire protestant est pasteur, le missionnaire catholique est pionnier, explorateur, visiteur, apôtre infatigable<sup>1</sup>.

Depuis cent ans, les Moraves ont fondé cinq stations

<sup>1</sup> Dans les livres sur les Missions (notamment dans l'*Histoire des Moraves*, de Bost), j'ai rencontré avec chagrin des paroles haineuses contre les catholiques, et réciproquement. Mais dans les lettres des missionnaires eux-mêmes, nulle trace de ces querelles. « Pour tous les chrétiens, a dit admirablement Livingstone, les passions de secte meurent vite, quand ils se trouvent à travailler ensemble en plein paganisme. »



sur la côte de l'Amérique septentrionale, entre le 50<sup>e</sup> et le 60<sup>e</sup> degré de latitude; ils n'ont point été au delà. Depuis dix ans, les missionnaires catholiques se sont répandus dans les immenses contrées de la Nouvelle-Angleterre, de la baie d'Hudson au détroit de Behring, du Canada au pôle nord, et ils y ont déjà établi plus de vingt stations, s'avancant jusqu'au 68<sup>e</sup> degré, jusqu'à l'embouchure de la grande rivière Mackenzie. Ces missionnaires sont des Canadiens ou des Français, presque tous des Marseillais, appartenant à une société religieuse fondée, sous le nom d'Oblats, par l'avant-dernier évêque de Marseille, M. de Mazenod. On ne se doute guère que quelques Français partent chaque année des rives de la Provence pour aller évangéliser les Esquimaux de la rivière Mackenzie ! Quelques prêtres du diocèse de Québec avaient, dès 1751, parcouru la partie méridionale de ces vastes territoires, où la compagnie de la baie d'Hudson subventionne plusieurs missions protestantes<sup>1</sup>. En 1844, ils furent érigés en un diocèse spécial, le diocèse de la Rivière-Rouge ou Assiniboine, et en 1865, un second

<sup>1</sup> *Vingt années de Missions au nord de l'Amérique*, par Mgr Taché, évêque de la Rivière-Rouge. — *Missions chez les sauvages de l'Amérique du Nord*, par Mgr Faraud, évêque d'Attasasca. — Je dois à Mgr Taché une carte très-curieuse des stations établies par les missionnaires dans ces régions, et le P. Sardou a eu la bonté de me prêter les lettres manuscrites du P. Petitot, des Oblats de Marseille.

diocèse a été coupé dans le premier, sous le nom d'Attabasca, dans l'intérêt des naturels de la région la plus septentrionale. Trente-huit missionnaires français se sont depuis dix ans partagé l'évangélisation de ces contrées ; pas un n'a fait défection ; un seul est mort. Pour parvenir au premier poste, les plus anciens ont eu à passer 65 jours en barque, à partir de Montréal. Puis ils n'ont pas cessé de tendre au nord. Comme les voyageurs qui descendent du mont Blanc s'attachent les uns aux autres par des cordes, plaçant en avant le plus hardi, on voit ces missionnaires s'avancer de station en station, à 100, 200, et quelquefois 400 lieues les uns des autres, se visitant, se relayant, animés par la tournée de leurs évêques. En 1859, un prêtre de Montpellier, Grollier, monte jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie et chante sur les rives de l'océan Glacial le psaume écrit en Orient trois mille années avant sous le ciel de la Judée : *Benedicite, glacies et frigus, Domino* ; il évangélise les Esquimaux du fort Good-Hope, il réconcilie, en leur faisant baiser la croix, les Indiens-Loucheux et les Esquimaux, et demeuré seul pendant plus de vingt mois, malade, résigné à la mort, il se ranime et s'écrie. « Dieu nous aime ! » en voyant arriver le P. Séguin qui vient du territoire russe <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il y a aussi quelques stations de l'Église grecque dans l'Amérique russe, mais je n'ai pas de renseignements sur les œuvres des papes.



En 1862, le général américain Sibley, chargé d'aller châtier les Sioux, envoie pour leur proposer la paix un missionnaire français, nommé André, et un an après la mort du P. Grollier, en 1864, le P. Petitot, un Marseillais joyeux et hardi, dont j'ai lu les lettres, passe dix jours au bord de l'océan Glacial, au milieu des grands Esquimaux<sup>1</sup>, cruels, voleurs, et idolâtres, qui finissent par admirer celui qu'ils appellent dans leur langage : « *le priant qui ne sait pas le mal et qui vit seul.* » Puis, il prêche les Indiens-Loucheux, « *belles âmes, dit-il, qui courent au-devant de l'Évangile.* »

Trente-huit prêtres, trente-huit stations, relevant de deux diocèses, et semées au milieu du dédale des lacs, des rivières, des forêts et des neiges, de ces contrées, voilà, en dix ans, l'œuvre du zèle catholique, et du courage français.

#### IV

Il est temps d'achever cette longue excursion dont un traîneau, une cabane, une barque, des haches de pierre, des peaux, de l'huile, et quelques menus objets,

<sup>1</sup> On nomme *grands* Esquimaux les membres d'une tribu de cette race, plus grands que ceux du Labrador, mais encore en dessous de la taille moyenne. Cependant le P. Petitot affirme en avoir vu de 6 pieds.

perdus dans l'Exposition universelle, ont été l'occasion. Je la terminerai par quelques vues d'avenir.

L'avenir des petits pêcheurs du pôle me paraît plus triste que leur passé. Le fameux passage du nord-ouest est découvert ; la science a remporté cette victoire, mais le commerce ne pourra pas s'en servir ; par cette route, les marchands ne passeront pas et les savants ne passeront plus. Les pêcheurs et les chasseurs s'aventureront peut-être de plus en plus au nord, mais pour chasser sur les terres des Esquimaux pour pêcher dans leurs baies, nullement pour les étudier, les civiliser ou les enrichir. Déjà les missionnaires s'affligent des exemples donnés par les Américains qui stationnent sur les côtes du Labrador. Par la voie de terre, il s'écoulera bien du temps avant que les Américains et les Canadiens, devenus plus nombreux, montent jusqu'à eux, avant que les Indiens, eux-mêmes civilisés, leur apportent autre chose que l'exemple de la guerre, de l'ivrognerie et de la rapine. Le midi du territoire de la compagnie d'Hudson se peuplera ; un chemin de fer, un télégraphe, pourront sillonner la partie inférieure de ces vastes régions. Mais, cela est trop évident, la civilisation ne tient aucune route, aucun sentier, ouverts devant les pas des Esquimaux, et la nature inflexible ne leur promet pas les présents qu'elle leur a refusés jusqu'ici, la fécondité du sol, la chaleur du soleil,



la compagnie des animaux, le chant des oiseaux, le charme des fleurs. Ils sont condamnés pour toujours au froid, aux ténèbres, à l'enfance. La petite lumière qui peut éclairer leur esprit est dans la main des missionnaires, et s'ils peuvent s'élever de quelques degrés au-dessus de leur condition présente, c'est par ce secours. Dieu soit loué ! l'Europe chrétienne le tient prêt pour eux.

Ainsi donc, il n'est pas un seul rameau de la famille humaine qui soit à jamais tenu en dehors de toute civilisation. Si vous voulez avoir une haute idée de l'homme, si vous voulez mesurer sa puissance et compter ses pas sur la terre, comparez, dans les comptes rendus de l'Exposition, le petit kajak de l'Esquimau avec l'immense machine du vaisseau à hélice *le Marengo*. Faites mieux. Rappelez-vous le fétiche, objet de superstition de la même peuplade, puis allez admirer les efforts d'un Michel-Ange pour représenter sous des traits humains le Père des hommes. Faites mieux encore. Contemplez la civilisation qui retourne sur ses pas, et suivez ses fils les plus généreux, serviteurs de la science ou serviteurs de Dieu, voyez-les quitter les beaux rivages que le soleil éclaire, voyez-les partir, pour aller, au milieu des glaces et dans les ténèbres, tendre la main aux derniers rejetons abandonnés de la race des hommes. Une parenté lointaine avec les Esquimaux n'a pas de quoi

nous rendre fiers, mais nous pouvons estimer très-haut l'honneur d'être membres de la famille des missionnaires qui les évangélisent, membres de la famille du lieutenant Bellot et de l'amiral Franklin !